

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTE DE DROIT

ÉTUDE CRITIQUE

DE LA

NOTION DE LA LOI CHEZ COMTE

ET DE SON INFLUENCE

(Doctrines économiques françaises)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

Le lundi 17 juin 1907, à 2 heures 1/2.

PAR

Y. FINK

Président : M. CAUWÈS, professeur.

Suffragants :

{	MM. JAY, professeur.
	SOUCHON, professeur.

PARIS

LIBRAIRIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

—
1907

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

**La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
thèses; ces opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs.**

UNIVERSITE DE PARIS. — FACULTE DE DROIT

ÉTUDE CRITIQUE
DE LA
NOTION DE LA LOI CHEZ COMTE
ET DE SON INFLUENCE

(Doctrines économiques françaises)

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

Le lundi 17 juin 1907, à 2 heures 1/2.



PAR

Y. FINK

Président : M. CAUWÈS, professeur.

Suffragants : } *MM. JAY, professeur.*
 SOUCHON, professeur.

PARIS

LIBRAIRIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

—
1907



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551407_0049

BIBLIOGRAPHIE

I. — INTRODUCTION

DUPONT DE NEMOURS. — Introduction à la Physiocratie.
(En tête de son édition des œuvres de Quesnay).

A. SMITH. — An inquiry into the nature and causes of the
wealth of nations 1776. Trad., 1805.

ST. MILL. — Essays on some unsettled questions 1844. On
the definitions of political economy and on the
method of investigation proper to it (1880).

— System of logic ratiocinative and inductive,
1843.

CAIRNES. — The character and logical method of political
economy, 1857.

INGRAM. — A history of political economy, 1888, trad., 1893.

COURNOT. — Principes mathématiques de la théorie des
richesses, 1838. Préface.

H. SPENCER. — Principes de sociologie.

ROSCHER. — System der Volkswirtschaft, 1854 (Stutt-
gart).

LIST. — Das nationale system der politischen oekonomie,
1841, traduct., 1851.

K. Menger. — Untersuchungen über die methode der
staats-wissenschaften. Leipzig, 1883, traduction
1903.

A. WAGNER. — Lehr und handbuch derpolitischen œkonomie, 1892. Grundlegung, traduct. 1904. Tome I.

G. SCHMOLLER. — Zur litteraturgeschichte der staats and sozialwissenschaften, 1889.

Ont été consultés pour l'ensemble :

L. COSSA. — Histoire des doctrines économiques, 1891 (Pavie), trad., 1899.

ESPINAS, — Histoire des doctrines économiques, 1892.

BOUGLÉ. — Les sciences sociales en Allètagne, 1902.

CAUWÈS. — Cours d'économie politique, 1893. Appendice.

CH. GIDE. — Principes d'économie politique. Notions générales.

PALANTE. — Précis de sociologie, 1903.

DESCHAMPS. — Dans son cours à la faculté de droit de l'Université de Paris.

II. — SUJET

A. COMTE. — Cours de philosophie positive, 1830, tomes , et IV.

PAUL LEROY-BEAULIEU. — Traité d'économie politique tome I.

TARDE. — Leslois sociales. (esquisse d'une sociologie), 1898.

WORMS. — Philosophie des sciences sociales, tomes I et II, 1903.

CAUWÈS. — Dans son cours à la Faculté de droit de l'Université de Paris.

LE PLAY. — Les ouvriers européens, 1855.

DUKHEIM. — Règles de la méthode sociologique, 1901.

Une bibliographie un peu plus détaillée est placée à la tête de chacun des chapitres qui concernent les auteurs pré-cités.

INTRODUCTION

1) LA QUESTION DES MÉTHODES

Dans sa préface à l'*Histoire des doctrines économiques* de Cossa. M. Deschamps, en parlant de l'œuvre dont il expose le sens, s'exprime ainsi : « La question des méthodes y trouve naturellement sa place, question dont la portée a été étrangement surfaite de nos jours, au point que des écoles ennemies en sont nées, s'excommuniant les unes les autres avec un esprit d'exclusivisme, qui n'est pas sans ridicule, lorsqu'on voit leurs adeptes une fois sortis des discussions théoriques, et trop souvent verbales, se mettre à l'œuvre et publier des ouvrages, si le drapeau de l'école n'était déployé dans la préface, on aurait souvent aucune raison de le reconnaître à la lecture du livre, et comment aussi retenir un sourire lorsque ces écoles rivales revendiquent à l'envie, comme on voit plusieurs com-

munes réclamer l'honneur d'être le berceau d'un même homme illustre, tel grand nom de l'économie politique qui n'a pas éprouvé le besoin de nous avertir de sa méthode (1). »

Il ajoute : « Ne ferait-on pas mieux de convenir que la bonne méthode est celle qui use de tous les moyens suivant l'objet, suivant le côté de la vérité qu'on veut découvrir, suivant les circonstances et les difficultés, contrôlant le résultat des uns par le résultat des autres, usant de toutes les ressources de l'intelligence et n'en excluant aucune comme si l'on en avait trop. »

Comment ne pas donner son entière approbation aux paroles de M. Deschamps ; c'est grâce aux divergences de principe, que l'on a vu bien souvent, des hommes, ayant les mêmes idées et jusqu'aux mêmes conclusions, se croire bien éloignés les uns des autres. Roschër usant de la méthode historique, et levant bien haut, le pavillon de la nouvelle école, ne conclut sur aucune des questions essentielles de l'économie politique d'une façon bien différente des économistes anglais.

Et il faut remarquer que la postérité, en général n'a pas donné l'importance décisive que leur ont souvent attribué leurs auteurs, aux méthodes qu'ils

1. L. COSSA. *Histoire des doctrines économiques*. Préface de M. A. DESCHAMPS, p. 9.

ont émises pour la première fois ; l'esprit qui conçoit peut difficilement s'apercevoir, dans cet ordre de recherches si particulièrement difficile, qu'il n'envisage qu'un côté des choses, ou bien encore qu'il se tient sur un point non développé d'une méthode antérieure.

Le danger encore est la tendance à s'en tenir à un principe unique, et de construire toute une discipline, sur cette base fragile. Et par exemple les utilitaristes anglais concevaient, ainsi que les économistes de la même école, le principe édonistique, comme le facteur unique, facteur psychique d'ailleurs, des efforts humains vers le meilleur et le plus utile.

La psychologie des peuples élargit cette notion en admettant plusieurs facteurs psychologiques. Wagner en conçoit cinq ; mais n'est-ce pas attribuer aussi bien peu de souplesse aux motifs humains ?

Et ne pourrait-on pas leur objecter qu'il y a autre chose que des facteurs psychologiques dans l'étude des phénomènes économiques, ne serait-ce à première vue, que le fait du milieu extérieur naturel, réagissant sur la vie organique et économique de l'individu comme des sociétés.

Ainsi tant que M. Deschamps critique l'exagération de l'importance donnée aux discussions méthodologiques, il nous paraît devoir recueillir d'unanimes approbations. Il faut dire d'ailleurs, pour la

défense de ceux qui, en France, sembleraient mériter de se voir faire cette critique, que cette exagération est la conséquence d'une réaction dans notre pays, contre certaines exagérations en sens inverse, et qu'elle est née sous l'influence des Allemands, fort portés aux querelles de méthode. On ne saurait trop en signaler les inconvénients, ils nous semblent fort bien précisés par Comte en ces termes : « La méthode n'est pas susceptible d'être étudiée séparément des recherches où elle est employée, ou du moins ce n'est là qu'une étude morte, incapable de féconder l'esprit qui s'y livre. »

Cependant nous ne partageons pas tout à fait l'opinion de M. Deschamps sur tous ces points, surtout lorsqu'il n'assigne qu'une importance de second ordre, ou considère comme étrangement surfaite, la portée de la question. Remarquons que M. Cossa émet lui-même dans son livre, une méthode et consacre trente pages de son introduction théorique à sa discussion. Et que M. Deschamps n'hésite pas à donner aussi, tout en lui niant tout rôle capital, la caractéristique de la sienne; éclectique il est vrai, mais qui n'en est pas moins une méthode. Il ne faut pas exagérer l'importance de la question, mais nous ne pensons pas qu'on puisse nier qu'elle est une des plus importantes qui soit à l'heure actuelle. Certes les tentatives faites dans le but de constituer un organe d'investigations scientifiques, n'ont pas donné tous les résultats qu'on

en pouvait attendre. Ouvrons par exemple, un traité d'économie politique quelconque, et nous nous apercevrons que nous en sommes encore à discuter les premiers principes dits classiques, dégagés par les économistes du commencement du xix^e siècle.

Y a-t-il quelques notions scientifiques indiscutées, indiscutables dans le domaine de la science économique ? peut-on comparer quelques parties de cette science à l'une de celle dont l'objet est le monde inorganique, avec leur corps homogène d'hypothèses, de lois, de principes vérifiés, et devant lesquelles s'incline presque l'unanimité des hommes qui se livrent à leur étude ; bases et points de repère au cours de nouvelles recherches, modifiables et modifiées, mais toujours pleines de cohésion ? Il nous semble que si cela n'est pas, cela pourrait cependant être, et qu'il ne faut pas même nier que cela puisse être. Discutons toujours en attendant le jour heureux où l'on n'aura plus à le faire. Les méthodes proposées ne donnent-elles point d'appréciables résultats ?

Et bien, cela doit être une raison de les discuter davantage, d'y faire porter encore plus l'attention, et non point d'en diminuer l'importance théorique comme paraît le penser M. Deschamps.

2) EXAMEN DES DIFFÉRENTES MÉTHODES PROPOSÉES

C'est vers la fin du dix-huitième siècle que commence en somme l'histoire de la méthode dans les sciences sociales, c'est en effet à cette époque, que, pour la première fois, les philosophes cherchent à systématiser leurs recherches, à découvrir des moyens d'actions plus scientifiques, je veux dire, inspirés par un empirisme moins immédiat.

En France, Rousseau, Diderot, les Physiocrates, en Angleterre, des économistes et philosophes comme Hume, Locke, Hutchison; en Allemagne, Kant, Fichte, un peu plus tard Hegel, peuvent être rapprochés, bien que leurs idées et leurs études soient profondément différentes; mais ils nous semblent tous réunis par un lien commun, puissant : leur conception de la loi sociale, conception très caractéristique, et si forte, que nous en sommes encore mal dégagés.

Elle peut être ainsi présentée : il y a dans les sociétés humaines qu'ils considèrent comme singulière-

rement homogènes, et unes, de grands principes naturels, directeurs ; principes naturels, c'est-à-dire nécessaires ; directeurs, c'est-à-dire inéluctables, auxquels toute société doit obéir si elle veut durer, et prospérer.

Ces principes, sont accessibles à la connaissance humaine, on peut les dégager, ils sont simples et clairs, il suffit d'y apporter l'attention d'un esprit apte aux choses de la philosophie. Ceci est une systématisation que j'imagine, cette notion ne prend chez aucun des philosophes sociaux cités, une telle précision dans son ensemble, mais c'est une formule qu'on retrouve sous les divers aspects dont ils nous représentent les choses. C'est de ce point commun que sont partis deux grands mouvements que j'appellerai l'un, mouvement anglo français, l'autre mouvement allemand, et dont nous allons voir en des phases successives évoluer les méthodes.

Si nous réunissons la France et l'Angleterre sous une seule et même qualification, c'est qu'il y a entre ces deux pays un échange incessant, une réaction, pour ainsi dire ininterrompue. Leurs marches parallèles ne peuvent être dissociées. Au contraire l'histoire de la méthode en Allemagne, nous montre qu'elle a évolué d'une façon particulière, autonome ; certes nous ne méconnaissions pas les influences de Mill, d'Auguste Comte, de Spencer, ou de Darwin, sur la science allemande, et l'on y retrouvera facile-

ment l'origine de plus d'un changement de direction, dans l'apparition des œuvres de ces maîtres anglais et français (1).

Mais il y a eu une évolution particulière dont on peut retrouver les causes dans l'histoire intérieure de l'Allemagne. La science allemande est rigoureusement la fille de la société allemande où elle est née, et comme elle, elle a passé par différentes phases historiques absolument originales.

Si nous ne parlons pas des sciences italiennes, autrichiennes, russes et américaines, c'est non pas que les écoles de ces pays soient considérées par nous comme négligeables, loin de là, mais il est hors de doute que chacune d'elles puisse se rattacher à l'un des deux grands mouvements que nous avons distingués, et comme tels nous les y comprenons.

C'est par le mouvement anglo-français que nous allons commencer notre rapide exposé.

Si Smith qui combattit si vivement les tendances physiocratiques dans les questions d'art et de science, n'émet contre leurs méthodes rien qui soit vraiment une critique profonde, c'est que lui-même est pénétré de l'idée de la loi telle que les physiocrates la conçoivent ; pour lui aussi il y a des lois sociales inéluctables, naturelles, plus ou moins faciles à dé-

1. BOUGLÉ. *Les Sciences sociales en Allemagne*, 2^e édition, pages 9 et suivantes.

gager, et après lui ses élèves, les héritiers de ses pensées, restent fidèles à ces notions. Ainsi toute l'école, qui regut le nom d'école classique, libérale, est chez la majeure partie de ses représentants, favorable à cette conception de la loi dans les sciences sociales. Ricardo, Malthus ne recherchent pas autre chose que les lois générales, dominant l'économie, et c'est la découverte de certaines d'entre elles, qui les rendit célèbres.

Cette méthode prend même un tel caractère chez le premier, qu'un libéral comme M. Leroy-Beaulieu, n'hésite pas à déclarer que : « On risque ainsi à tomber dans des abstractions qui ne correspondent que de très loin aux faits économiques actuels et prochains, ce qui a été le cas de Ricardo notamment (1). »

Bentham, James Mill, ont adopté les idées de Smith ; il faut arriver à Stuart Mill, pour voir apparaître une conception nouvelle, et l'origine de cette conception est française ; Mill l'a puisée chez A. Comte.

Les premières leçons du Cours de philosophie, marquent une étape décisive dans l'histoire des méthodes scientifiques, particulièrement dans l'histoire de celles dont nous nous occupons.

L'état qui précédait, pour employer la terminologie positive, était l'état métaphysique, le second d'après la loi des trois états. Comte nous enseigne le

1. *Traité d'Economie politique*, 4^e édit., p. 63.

troisième : l'état positif. Il rejette les grands principes *à priori*, simples produits de la déduction, issus d'une approximation superficielle et vague. Les lois sociales ne peuvent être déterminées que par la méthode inductive après une observation conduite scientifiquement des phénomènes sociaux, et toute loi n'est jamais qu'hypothèse, et ne répond à rien qui soit réalité.

L'observation d'ailleurs, ne fait pas découvrir directement des lois, elle établit des rapports de causalité entre des phénomènes, après la constatation de leur répétition et de leur enchaînement. Et c'est la loi de causalité qui permet ensuite au savant de généraliser ces rapports constants, sous forme de lois. Mill est loin d'approuver sans réserve la méthode comtienne, il soumet les différents moyens d'en user à une logique impitoyable (1). Mais il est loin aussi de n'en pas ressentir l'influence. En ce point-ci comme en beaucoup d'autres, il reste indécis, il y a évidemment lutte vive en lui, entre les notions acquises, et un nouveau système qui se présentait avec force à son esprit.

Aussi dans le sixième livre de son système de logique, il admet avec Comte qu'on peut arriver à une sociologie générale, concrète, inductive, distincte de l'art, il réproouve avec lui, et définitivement la

1. MILL. *Système de logique*, livre 6.

méthode métaphysique, issue exclusivement de la déduction, et se bornant aux données premières de la raison, il admet le caractère hypothétique des lois que l'on peut arriver à déterminer, tout en faisant les plus grandes réserves sur la possibilité d'une observation expérimentale, rigoureuse, dans les sciences sociales.

En Angleterre, jusqu'en 1869, le fond des doctrines individualistes, reste en somme intacte, et après Mill, Cairnes, son disciple, et Jevons, son ennemi représentent dans ce pays une école considérable toute pleine de sa pensée. De nos jours Marshall continue dans le même sens les traditions de l'école anglaise classique. En France, Michel Chevalier, Cherbuliez, Courcelle-Seneuil, suivent la même voie ; tandis que Bastiat avec Dunoyer, puis de Molinari et Leroy-Beaulieu, appartiennent à l'école optimiste, qui à notre point de vue, c'est-à-dire, la méthode, ne se différencie pas sensiblement de l'école classique proprement dite.

Mais chez beaucoup de ceux que nous venons de citer, il est bien certain que l'adhésion partielle de Mill, aux théories de Comte n'est ni admise, ni approuvée. La conception première de la méthode dans les sciences sociales, et en économie politique, reste ce qu'elle avait toujours été avant son intervention. Et même chez ceux qui considèrent la loi comme devant être hypothétique, issue d'observations expérimentales.

tales et obtenue par un raisonnement inductif, il est très rare, de voir une tentative d'application de ces principes. Les représentants des écoles classiques restent fidèles aux théories de Ricardo, ou de Malthus, qui sont des exemples particulièrement caractéristiques de spéculations générales métaphysiques, nées d'un raisonnement déductif ; ce qui justifie pleinement ce que nous disions au commencement de ce rapide exposé, lorsque nous parlions des conceptions de la loi chez les physiocrates et les philosophes sociaux à la fin du XVIII^e siècle ; en fait cette conception demeure la seule admise et surtout la seule dont il soit fait des applications, chez le plus grand nombre de ceux que l'on appelle, les économistes.

La méthode déductive sur laquelle nous venons de jeter un rapide coup d'œil a suscité une autre discipline, la méthode mathématique. La méthode mathématique n'est applicable qu'à l'économie déductive, en effet l'analyse mathématique a pour but de trouver des relations entre les grandeurs et les fonctions, mais sur des données préalablement déduites, et c'est pourquoi créée surtout par Cournot (1), cette méthode a été utilisée par des économistes classiques comme Jevons, pour exposer dans un ordre plus rigoureux, une suite de raisonnements. Mais

1. *Principes mathématiques de la théorie des richesses.*
Préface.

même parfois elle a été employée à la découverte par exemple chez Marshall, dans sa théorie de la valeur. Sur ce point l'excellence de cette méthode a été très contestée ; tant que l'on se sert des mathématiques pour la notation, on ne peut qu'approuver la clarté et l'ordre ainsi obtenus, mais tenter de nouvelles recherches par ce moyen paraît à beaucoup difficilement admissible.

En France l'influence de Comte est peu considérable en somme chez les économistes, il n'en est pas de même en Angleterre. Ce ne sont pas seulement les adversaires de l'école libérale, mais des savants tels que Cairnes, Jevons et Marshall qui après Mill adhèrent à certaines de ses idées (1). Pour Cliffe-Leslie et Cunningham, s'ils sont tournés vers le courant historique allemand, courant que nous allons examiner tout à l'heure, ils acceptent en beaucoup de points les enseignements du positivisme. Ceux-ci ont eu dans l'économie politique anglaise des adhérents directs comme Ingram qui considère, ce qui est contestable, Comte comme le précurseur de l'école historique allemande. Si cela en effet est contestable, il l'est moins que les Allemands, comme d'ailleurs les Anglais, ont subi une influence qu'il nous faut indiquer avant de nous engager dans l'étude

1. E. CAIRNES, *The character and logical method of political economy* (1857).

du second des mouvements scientifiques que nous avons distingué. C'est celle de Spencer. Bien qu'il s'en soit défendu, Spencer est d'ailleurs lui-même pénétré des idées comtiennes. Il a donné aux doctrines du philosophe naturaliste français une autre nuance, la nuance biologique, il expose une autre classification des sciences, il réfute certains *à priori*, mais au point de vue méthodologique pur, il n'innove qu'en peu de points. Spencer est beaucoup plus connu des Allemands que Comte et ce sont « les Principes de sociologie » qui ont pu faire naître les tendances naturalistes ou biologiques que l'on peut trouver chez les sociologues allemands, chez Schäffle par exemple.

L'historisme n'est pas le fruit d'un mouvement spontané en Allemagne, la réaction nationaliste, qui secoua ce pays lors de la chute de Napoléon et qui amena un si brusque changement dans les idées et dans les conceptions admises des sciences sociales, n'était que la suite d'un mouvement d'idées, nées depuis longtemps et que les circonstances avaient empêché de triompher. Le *naturrecht* n'avait fait qu'effleurer les sciences sociales, elles restaient ce qu'elles étaient depuis longtemps, toutes imprégnées de l'esprit réaliste. Leur évolution a son point de départ dans les sciences camérales; les écoles de Tübinguen et de Göttinguen; écoles historico-politiques ont insufflé leurs tendances et leurs idées à Hildebrand,

Knies et Roschër, tandis que les études juridiques, étaient pénétrées des instructions de l'école historico-juridique dont Savigny est le plus illustre représentant.

L'école historique après avoir constaté l'inexactitude des résultats obtenus par l'école abstraite, écarte rigoureusement la méthode déductive, elle veut substituer la réalité aux principes métaphysiques, en se servant uniquement de l'histoire et de l'induction historico-statistique. On est amené ainsi à déterminer les lois de développement des faits économiques chez les divers peuples ; lois toutes relatives aux nations chez lesquelles l'étude les a fait découvrir. Il est absolument nécessaire de distinguer soigneusement les différentes nationalités ; et le caractère général, international des lois abstraites de l'économie anglaise est considéré comme une erreur essentielle. Mais plus encore. Si l'on peut déterminer ces lois de développement des faits économiques chez un peuple donné ; peut-on ensuite constituer un ensemble de règles doctrinales relatives à ce peuple ?

A ce point de vue, on distingue l'ancienne et la nouvelle école historique, tandis que Roscher n'hésite pas à bâtir (et souvent en usant de la déduction) toute une économie politique, dont les formes et les constructions ne sont pas, en somme, très éloignées de celles des libéraux anglais, Schmoller (1) ne croit

1. SCHMOLLER. *Zur litteraturgeschichte der staats und sozialwissenschaften*, 1889.

pas possible de constituer une science économique à l'heure actuelle tant que l'on n'aura pas de matériaux historiques et statistiques sur les conditions économiques de tous les temps, de tous les lieux et de tous les peuples.

A côté de l'école historique, il nous faut placer l'école de l'économie nationale avec List, dont l'œuvre créatrice (le *Système national*, 1841) est antérieure aux *Principes d'économie politique* de Roscher (1843).

La méthode de List n'est pas la méthode déductive, elle n'est pas la méthode historique absolument ; il construit sans exclusivisme, tout en repoussant les fausses idées doctrinales, classiques, sur l'universalité des lois scientifiques.

On sent parfois l'influence de Comte, chez lui, non seulement dans sa classification qui reproduit celle du cours de philosophie positive, mais encore dans tout le naturalisme que respire son œuvre. Lorsqu'il admet par exemple un même système de lois dans le monde moral et dans le monde naturel, ou lorsqu'il recherche l'analogie des lois de la gravitation, chez les hommes et les astres.

En France M. Cauwès est le premier représentant de l'école d'économie nationale, en Angleterre l'école historique a suscité un vaste mouvement avec des personnalités tels que Cliffe Leslie, Ingram, Rogers, Cunningham.

La réaction contre l'historisme et sa méthode a

pris naissance; sinon en Allemagne, du moins dans un pays de langue allemande et de traditions scientifiques allemandes. Ici, comme pour l'école historique, nous vérifions cette observation formulée en commençant cette revue rapide, que le mouvement des sciences sociales en Allemagne, est une production nationale, et une conséquence logique, de l'État, de la société, dans laquelle il a pris naissance.

Le signal de cette réaction fut donnée par les *Unter Suchunguen* (1), de M. Menger non pas que celui-ci soit un ennemi de la méthode historique, mais bien de son exclusivisme. Il ne pense pas que le caractère dominant de l'économie politique soit d'être un historique économique national, mais une psychologie appliquée ; ce qu'il faut déterminer, c'est un facteur psychologique, le motif des actions humaines, considéré du dehors et non du point de vue de la conscience qui l'éprouve.

Avec lui est née l'école psychologique dont l'influence fut immédiatement considérable, après de vives controverses avec les Allemands, en particulier avec M. Schmoller, elle remporta de sensibles succès et M. Wagner s'y rangea délibérément. Mais Schmoller résiste et forme ce que son adversaire appelle la jeune école historique.

1. K. MENER. *Untersuchungen über die methode der staatswissenschaften* (1883).

Donc théoriquement, nous pouvons considérer qu'il y a deux courants en présence, à l'heure actuelle, dans la science allemande : l'un franchement psychologique et dont la personnalité prépondérante est M. Wagner(1) ; l'autre plutôt historique dont le leader est M. Schmoller. La méthode de l'école psychologique ne diffère pas sensiblement de celle de l'école classique, non pas qu'elle soit comme elle à *prioriste*, mais comme elle, elle rejette la méthode expérimentale comme inapplicable aux faits sociaux.

L'erreur de l'école classique est dans son point de départ, la conception édonistique. C'est cette hypothèse d'une psychologie singulièrement étroite qui a conduit parfois si loin des faits, les déductions des économistes. L'observation pour l'école psychologique doit porter sur les faits premiers, c'est-à-dire les motifs des actes humains, considérés comme des faits ; le raisonnement déductif peut ensuite partir de ces faits en faisant les variations historiques nécessaires. En France nous ne pensons pas que l'application des facteurs psychologiques ait été tentée en économie politique, cependant dans d'autres sciences sociales, elle nous a donné les remarquables travaux de Tarde, et, à l'heure actuelle de M. le Dr G. Lebon.

1. WAGNER. *Grundlegung, der politischen æconomie in lehr-und Handbuch* (1892).

3) IMPORTANCE PARTICULIÈRE DE LA NOTION DE LA LOI

Nous avons ainsi rapidement exposé les diverses méthodes proposées, et examiné les phases successives de leur évolution. Nous avons vu que ces différentes conceptions avaient d'abord été, je ne dirais pas toutes métaphysiques, mais toutes, au moins, à *prioristes*, puis, qu'en France et en Angleterre elles avaient passé sur une phase positive, soit naturaliste avec Comte, soit biologique avec Spencer, pendant qu'en Allemagne les sciences sociales peu atteintes par le naturalisme et le biologisme, avaient été fidèle à une méthode réaliste et historique. Enfin nous avons vu qu'une conception psychologique, venait d'y faire naître une réaction contre la méthode réaliste par trop exclusive.

Mais si l'on examine de près ces différentes méthodes, si passant de l'examen superficiel, et historique, on analyse leurs idées premières, et la cause de leur développement, on ne tarde pas à être convaincu que

l'une de ces idées premières, celle qui les différencie le plus, est l'idée que les savants qui les ont émises, se sont fait de la loi en économie politique ; c'est cette notion, qui est leur donnée première essentielle, et la cause de leur originalité. Selon que l'on concevra la loi, comme devant être soit générale et définitive, soit particulière et hypothétique, selon qu'elle sera, ou bien une juxtaposition de faits économiques reliés dans leur évolution historique, ou bien encore une donnée de la conscience des peuples, la méthode qui permettra de la dégager sera métaphysique, positive, historique ou psychologique.

Ce n'est pas la méthode qui détermine la loi, c'est la conception que l'on se fait de la loi qui détermine la méthode, avec laquelle on se propose de la mettre au jour. Notre étude va porter surtout sur la conception de la loi, autant que l'on peut séparer et étudier distinctement cette notion de la discipline qu'elle a suscitée. Nous pensons qu'une telle scission ne peut être que factice et dangereuse pour la compréhension de la doctrine exposée, mais nous insisterons cependant sur ce point, tant pour borner un sujet très vaste que pour montrer sa particulière importance.

La tâche eut été bien au-dessus de nos forces, si notre but avait été de lui faire comprendre toutes les doctrines que nous avons désigné plus haut, dans notre introduction historique. C'est sur l'une d'elles

seulement, la conception comtienne, que nous avons l'intention de nous arrêter, et nous allons en donner les raisons tout à l'heure. Mais il nous faut préciser encore. Dans la notion de la loi, on peut comprendre deux sortes d'études que nous distinguons. On peut rechercher la nature interne de cette loi, sa réalité même, se demander s'ils sont soumis à des lois ces faits humains qui paraissent livrés au libre arbitre, et s'ils le sont, quel est le degré déterminisme qui leur est assignable. D'autre part, étant donné qu'il existe des lois, on peut se contenter d'étudier leur caractère externe, c'est-à-dire, les faits auxquelles elles s'étendront, et la manière dont on les dégagera. On peut, en un mot, se demander s'il y a des lois possibles métaphysiquement, on peut se demander aussi passant outre, ce que sont ces lois dont on constate l'existence, quels sont les faits, qu'elles englobent, quelle est leur portée, quels sont les moyens de les formuler. Et c'est sur ce point que nous nous proposons seulement de faire porter nos recherches.

4) INFLUENCE GÉNÉRALE DE COMTE SUR LES SCIENCES SOCIALES

Si nous nous arrêtons sur les théories comtiennes, c'est tant à cause de l'importance historique qu'elles eurent, qu'à cause de leur importance actuelle.

Un siècle va s'écouler, sans avoir tari la source des discussions qu'elles ont ouvertes à leur apparition; elles restent toujours, pour ainsi dire, sur la brèche, encore debout et si, vivement attaquées par les écoles adverses, du moins tout aussi vivement soutenues par toute une fidèle cohorte, et même par l'adhésion partielle des adversaires eux-mêmes.

Car le positivisme offre cette particularité, qu'il marque une date dans l'histoire des théories scientifiques; il y avait quelque chose avant, il y a autre chose après, et même les adversaires d'après ne ressemblent plus aux adversaires d'avant.

C'est comme un grand souffle qui est passé sur tous, et qui a changé l'atmosphère dans lequel se mouvaient les sociologues. Et ceux qui le nient avec

le plus de ferveur, ne voient point qu'ils admettent eux-mêmes quelque chose de comlien.

Beaucoup de ses idées sont devenues tellement familières, elles paraissent si naturelles, qu'on ne songe point à en faire la critique, ce qui est peu scientifique il est vrai ; mais, et c'est ce qui rachète ce vice grave, qui sont elles-mêmes très scientifiques.

On peut facilement démontrer les deux points que nous venons d'indiquer : influence historique et influence actuelle, changement de direction donné aux sciences sociales, adhésion, soit volontaire, soit involontaire, de la plus grande partie des écrivains sociaux à certaines de ses idées.

En effet, nous avons vu précédemment que le *Cours de philosophie positive* avait paru (1831) au moment où les théories de Smith, Malthus, Ricardo, et autres maîtres à l'Économie politique, celles de Rousseau, Hegel, Kant dans les sciences morales, « ont au moins un trait commun, le mépris des faits » (1) ce que M. Bouglé entend des deux derniers cités, mais ce que nous étendons à tous.

Or examinons ce qui le suit : il est bien évident que quelque chose est changé ; après Comte on a plus « le mépris des faits » : l'idée d'une loi naturelle issue d'un raisonnement logique est morte ; chez ceux

1. BOUGLÉ, *Les sciences sociales en Allemagne*, p. 3.

qui se réclament des théories des maîtres précédents mêmes, il est quelque chose de nouveau, les faits parlent, il faut bien en tenir compte, et l'on étaye la loi naturelle au moyen de ces faits. Ainsi en économie politique, les grandes lois formulées par Ricardo et par Malthus ne sont point abandonnées, mais certains cherchent à les justifier par des preuves issues de l'observation des phénomènes de la vie sociale. Et c'est selon nous, ce qui cause certaines des difficultés où se débat cette science à l'heure actuelle ; plusieurs de ses parties sont de simples constructions *à priori*, que l'on voulut plus tard mettre d'accord avec les résultats d'expériences faites *à posteriori*. Mais cependant en Angleterre, l'adhésion immédiate de Mill à certaines idées de Comte, a entraîné celle de toutes les écoles anglaises, pour ainsi dire ; ce qui a rendu leurs théories bien plus vivantes et plus solides.

D'autre part, beaucoup de ceux qui innovent après lui, ont senti son influence, ou du moins tout se passe comme si elle s'y était fait sentir. Ainsi chez les théoriciens de l'école historique allemande, on dirait parfois que sa pensée apparaît et qu'elle inspire leurs doctrines, cela s'impose au point qu'Ingram a soutenu que l'école historique s'était créée sous l'influence comtienne et qu'elle ne faisait qu'appliquer les principes du positivisme. On a répondu à Ingram que Roscher, Knies, ou Hildebrand, ne sem-

blaient en aucune façon l'avoir connu, et que en tout cas il n'avait laissé aucune trace chez eux.

Mais d'ailleurs, Comte, lui-même, saluant l'avènement de cette nouvelle conception sociologique, s'exprime ainsi : « Heureuse introduction *spontanée* qui s'est graduellement opérée de nos jours, en Allemagne, au sein même de la classe éminemment métaphysique des jurisconsultes, d'une école spécialement qualifiée d'historique et qui, en effet, a pris pour tâche principale de lier, à chaque époque du passé, l'ensemble de la législation avec l'état correspondant de la société » (*Cours*, livre IV).

On comprend très bien à la façon dont il parle qu'il ne considère pas l'école juridico-historique comme influencée le moins du monde par sa pensée. Il a même un mot caractéristique pour déterminer son origine, il dit qu'elle est une introduction spontanée. Comte veut certainement dire qu'elle est spontanée par rapport aux influences étrangères, y compris la sienne, mais il n'a pu employer le mot dans un sens absolu, ce qui serait par trop antiscientifique. Il ne pouvait ignorer les antécédents historiques, toute la suite d'études réalistes, depuis les caméralistes, dont elle était la continuation logique ; et nous pouvons user du même argument pour l'école économique-historique, puisqu'elle est née sous l'influence de la juridique.

Mais si donc une trace réelle laissée par la philo-

sophie positive ne peut être relevée chez les créateurs de l'école allemande, il serait inexact de penser qu'elle leur est complètement étrangère. Comme nous l'avons déjà dit, si son influence n'est pas directe, elle n'en est pas moins, car le positivisme est une de ces doctrines qu'on peut ignorer tout en étant pénétré d'elle-même.

S'ils n'ont pas lu Comte lui-même, les Allemands l'ont connu, soit par Mill, dont les Principes de logique sont très répandus en Allemagne, du moins par Spencer, qui bien que, puisqu'il le soutient, aucunement inspiré par Comte, n'en est pas moins un comtien, ou bien par Darwin, ou bien par tout autre encore, car, et ceci nous amène à considérer Comte et ses doctrines sous une autre face. Ce que l'on nomme positivisme, pour le caractériser d'un mot, pour lui donner en somme une étiquette et pouvoir le classer, il serait inexact je pense, d'en rapporter à Comte toute la création avec toutes ses conceptions et son développement ; lui-même d'ailleurs n'a jamais prétendu à cela. Mais il a toujours montré que ses théories n'étaient en somme que la philosophie des sciences positives déjà constituées. Il voulut simplement en donner une systématisation, afin de la rendre plus consciente d'elle-même, plus forte, et ainsi démontrer qu'elle formait un ensemble logique, plein de cohésion, et assez puissant pour faire place nette et débarrasser son domaine de toutes les entraves

des connaissances passées. Afin aussi, et c'est là sa part d'innovation, que cette philosophie des sciences constituées, puisse s'étendre aux sciences, non entrées encore, dans ce qu'il appelle l'état positif.

Le positivisme, c'est en somme le grand mouvement qui dans la première partie du XIX^e siècle, a donné aux sciences de la nature, le corps de leur méthode et le fonds de leurs doctrines, et les a amenées à l'état de prospérité où nous les voyons aujourd'hui.

Il est hors de doute (1) que le réalisme historique allemand entre, lui aussi, dans ce mouvement, et qu'il fasse partie de ce que l'on appelle le positivisme. Il est aussi caractérisé par cette recherche minutieuse des faits, des phénomènes naturels, par cette observation des faits historiques et l'étude des liens qui les unissent dans le temps ; et c'est là du positivisme sans qu'il soit nécessaire d'y voir du Comte.

Nous sommes ici prêts à envisager notre second point de vue ; l'influence actuelle de la philosophie positive. Elle est demeurée en somme telle qu'elle a été, et pour les mêmes raisons supérieures à la personnalité de Comte lui-même ; c'est là un progrès, si progrès il y a, un processus plutôt, accompli par les sciences, et qui reste acquis. En tout ce

1. Si évidemment on donne à l'expression « positivisme » le sens que nous lui attribuons ici.

qui concerne la conception de la loi, les idées ont complètement changé, et ceux qui admettent la réalité des découvertes antérieures, ne le font qu'en cherchant à les faire entrer dans le cadre des notions nouvelles.

Tout cela, il est vrai, n'est absolument exact que pour les sciences physiques ; en ce qui concerne les sciences sociales, ou psychiques, on peut douter que l'influence de la philosophie positive soit aussi générale. Il n'est pas douteux toutefois qu'elle existe ; la conception dont nous parlions, celle de la loi, considérée comme un rapport de causalité entre deux phénomènes, par exemple, est admise à peu près généralement, bien qu'on donne parfois au rapport, une ampleur que Comte n'aurait pu approuver, ou bien encore, qu'on recherche les causes phénoménales, comme la volkerpsychologie, dans un ordre de phénomènes qu'il n'a point voulu connaître.

Quoi qu'il en soit le naturalisme ne devait être qu'une phase dans les sciences sociales ; phase dont il est resté de nombreuses traces certes, mais phase dont elles se sont dégagées, dont il fallait qu'elles se dégagent, car elles n'avaient pas trouvé, comme les sciences du monde inorganique, une philosophie définitivement établie dans le positivisme ; c'est ce que nous aurons à examiner plus tard.

Mais si nous voulons juger toute l'importance actuelle des doctrines de Comte, il est nécessaire de

construire le schéma suivant. Il y a deux façons de concevoir l'objet des sciences sociales : la première qu'on peut appeler subjective, consiste à étudier la nature psychique de l'être social ou de ses composants, les hommes ; et la seconde objective, ou bien encore mécaniste, parce qu'elle consiste à étudier la société comme une chose, en faisant abstraction du caractère psychique, comme sans influence sur les lois des faits sociaux. Ceci est arbitraire, cela va sans dire, et c'est en somme l'éternelle et toujours nécessaire distinction, entre le spiritualisme et le matérialisme.

Eh bien, les doctrines de Comte ont été les premières tentatives faites en vue de constituer une sociologie objective et mécaniste (1).

Certes en certaines parties, il n'y est point complètement parvenu, et c'est là un point où ont insisté les critiques, mais après de nombreuses tentatives, pour réédifier un ensemble analogue, elles n'en restent pas moins le type des doctrines de cette école. Certains comme Spencer ont cru faire œuvre com-

1. Nous exprimons ici une opinion qui paraîtra un peu paradoxale, beaucoup de nos très éminents maîtres tiennent Comte pour un psychologue, et en effet nous le verrons en bien des points importants user de faits psychologiques. Mais d'une part : tel n'est point, nous le pensons, l'esprit général du positivisme, et d'autre part, étant donnée la façon dont nous envisageons les choses, et les doctrines auxquelles nous opposons les siennes, nous ne croyons pas devoir modifier cette opinion, tout en comprenant sa relativité.

plètement nouvelle, et ce qu'ils ont fait, peut, pour une grande partie, se ramener à ce qu'il avait déjà enseigné, et nous indiquerons en terminant notre rapide essai, la tentative la plus nouvelle, et la plus neuve en même temps, qui se soit produite dans la conception objective et mécaniste des sciences sociales ; celle de M. Durkheim, nous verrons que si elle modifie la doctrine première, elle ne fait cependant que la modifier, non la remplacer.

Et tout cela nous semble justifier amplement notre sujet, et en montrer tout l'intérêt.

II

LES THÉORIES COMTIENNES

1) ÉTAT DES CONNAISSANCES ANTÉRIEURES

Avant d'entrer dans l'étude des théories de Comte, nous pensons qu'il est encore nécessaire de préciser l'état des connaissances au moment de leur apparition.

Nous avons, en plusieurs endroits, indiqué quelles étaient en général les méthodes employées et les idées admises, sur la notion de loi. Mais pour mieux saisir ce en quoi il innove et diffère, nous allons faire une analyse succincte de l'une de ces théories antérieures, qui nous semble des plus caractéristiques, et la mieux dégagée peut-être, nous voulons parler de la théorie physiocratique. Ceci est évidemment arbitraire puisque nous prenons ainsi deux termes bien opposés, sans nous soucier des moyens termes. Mais nos faibles ressources ne nous permettant pas une analyse détaillée et subtile, il nous faut procéder par contrastes.

L'origine historique du mouvement physiocratique peut se préciser à peu près de la façon suivante :

Pendant le cours des ^{xv^e}, ^{xvi^e}, et ^{xvii^e} siècles, le roi avait fait la loi, en France, presque toujours arbitrairement, mais des idées mercantiles, après des idées bullionnistes, avaient inspiré ces lois qui étaient venues régler la vie économique de la nation. Or elles demeuraient encore au ^{xviii^e} siècle, malgré leurs vices évidents, et les entraves sans nombre qu'elles apportaient à son développement. Utiles, nécessaires, au moment de leur formation, elles n'avaient naturellement pas évolué, et étaient devenues par conséquent factices et arbitraires. Car il ne faut point perdre de vue que les sociétés changent, qu'elles évoluent, et qu'il est nécessaire que l'ensemble des lois humaines, les régissant, évolue avec elles, parce que s'il n'y a pas concordance et adaptation de celles-ci à celles-là, il y a des heurts, des cahots, dans la machine sociale tout entière.

Ainsi les hommes du ^{xviii^e} siècle se trouvèrent en présence d'une législation surannée, et en même temps, extrêmement minutieuse et despotique ; suite d'ordonnances superposées, contradictoires, bâties sans aucun plan d'ensemble et née avec les nécessités, diverses auxquelles avait pourvu la monarchie française, aux siècles passés.

C'est contre tout cela que les physiocrates s'élèvent ; et de quelle façon ? En proclamant bien haut,

qu'il y a des lois naturelles, inéluctables. « L'état et la constitution des sociétés ne sont pas l'effet du hasard ; il y a un ordre essentiel naturel et général, qui renferme les lois constitutives et fondamentales de toutes les sociétés » (Dupont de Nemours. *Introduction à la physiocratie*) (1).

La découverte de cet ordre ne les embarrasse pas. La méthode est toute simple, il suffit d'y réfléchir. La raison doit nous montrer qu'elle est la loi naturelle, elle est évidente. En l'espèce la loi naturelle est que l'agriculture seule est créatrice de nouvelles richesses. Et ceci est facilement démontrable. La terre seule peut créer ; l'homme ne peut que transformer ce que le sol lui a donné, ce qu'il reçoit n'augmente point, ce que la terre reçoit elle le rend parfois au centuple. Cela suffit, et là-dessus, usant exclusivement de la déduction, ils bâtissent toute une sociologie, ils conçoivent tout un ensemble de réactions avec les deux circulations sociales et physico-sociales et la formation d'une société avec ses trois catégories(2).

L'art social qui en découle, consiste simplement à faire régner cette loi naturelle. La puissance publique, qui doit être le roi, n'a qu'à la codifier et à édicter les règles les plus propres à son libre jeu. Ce qui

1. DUPONT DE NEMOURS. *Introduction aux œuvres de Quesnay*.

2. QUESNAY. Tableau économique.

est caractéristique chez ces philosophes, c'est l'idée d'une loi ; déterminée par la raison, si l'on veut ; naturelle, si l'on veut, mais encore immédiatement possible, applicable aussitôt qu'énoncée. C'est le droit naturel.

Et n'est-ce pas là cette donnée première, qui, chez les héritiers des idées physiocratiques en somme, je veux dire les économistes, a imprégné les théories scientifiques, de l'idée de réalisation immédiate des principes dégagés, de cette idée de transformation possible des lois en règles d'art social ?

Ainsi, d'une part, les physiocrates nous montrent qu'il est relativement facile de parvenir à la connaissance des lois naturelles, lois dont l'existence est évidente ; d'autre part ces lois naturelles sont universelles et permanentes ; ils n'ont aucune idée de relativité ou d'historisme. Ils blâment (1) fort Montesquieu qui a soutenu : « Que les principes du gouvernement doivent changer selon la forme de sa constitution », et qui a étudié la réalité historique sans avoir cherché ce que devait être le principe premier de la constitution même d'une république. Ce qui est caractéristique aussi, c'est ce départ de l'axiome, dit loi naturelle, unique, de la productivité exclusive de l'agriculture ; c'est presque de lui seul que toutes les déductions physiocratiques sont issues.

1. DUPONT DE NEMOURS. Œuvre citée.

Et nous trouverions ou à peu de choses près, le même caractère, chez d'autres économistes postérieurs, comme Ricardo par exemple, avec son principe de la rente du sol et Malthus avec celui de population ; c'est toujours un principe naturel, inéluctable et permanent auquel on est parvenu par l'imagination, plutôt que par l'observation, d'où l'on déduit purement tout un système qui doit être celui dans lequel la société dut être formée.

2) OBJECTIONS DE COMTE. LA LOI DES TROIS ÉTATS ET LA PHYSIOCRATIE

C'est une réaction qui forme le point de départ de Comte, comme une réaction avait été celui des physiocrates. Mais celle-ci était dirigée contre les théories réalistes mercantiles, tandis que celle de Comte l'est contre les théories spiritualistes qui procèdent des physiocrates. Pour lui les sciences et connaissances humaines sont successivement passées par trois étapes qui les caractérisent, étapes d'ailleurs nécessaires, puisque celles qui ne les ont pas encore franchies toutes trois, doivent certainement le faire. Ces trois étapes il les nomme : état théologique, état métaphysique et enfin état positif. Dans le premier les connaissances humaines se servent de l'intervention divine dans l'explication des phénomènes natu-

rels et sociaux, dans le second d'entités métaphysiques, de principes directeurs absolus, de forces ; enfin il expose les formes et les règles admises par ces connaissances parvenues à leur troisième et définitive étape : l'état positif.

Les théories physiocratiques représentent pour Comte dans les sciences sociales, l'état métaphysique. Ce sont elles ou leurs analogues qu'il comprend dans cette seule expression « l'état présent » de la science sociale non parvenue encore à l'état positif. Comme toute connaissance à l'état spéculatif pure, elle se caractérise d'abord par la recherche exclusive des notions absolues : la loi naturelle par exemple considérée par les physiocrates comme la réalité même ; réalité intangible dans l'espace et le temps. Ils ne pensent pas que l'on conçoive la sociologie d'une autre façon qu'eux-mêmes, cette loi naturelle étant l'explication dernière exprimant l'essence même de la nature. Elle n'est pas relative à leur temps et à leur pays, elle est de tous les temps et de tous les pays, et il n'est pas permis de la dégager autrement. Il faut remarquer ensuite cette « prépondérance fondamentale » que les théoriciens de cette métaphysique donne à l'imagination sur l'observation. Ainsi ils s'en réfèrent à l'unique raison pour déterminer l'ordre naturel, c'est-à-dire une pure réflexion sur le sujet tel qu'il est représenté dans l'esprit, sur les idées et notions qui tiennent sa place dans l'intelli-

gence ; en somme à l'imagination selon la terminologie comtienne.

Enfin le troisième caractère de la méthode métaphysique est d'avoir une tendance inévitable à exercer une action arbitraire et indéfinie sur les phénomènes qui ne sont point regardés comme assujettis à d'invariables lois naturelles. En ce qui concerne les physiocrates ceci ne leur paraît pas immédiatement applicable puisqu'ils admettent et recherchent au contraire une invariable loi naturelle ; mais d'abord cette loi naturelle n'est pas du tout analogue à celles dont Comte parle, c'est un axiome métaphysique et non une loi causale hypothétique. Ensuite n'admettent-ils pas qu'en faisant une loi codifiée de cet axiome, on va amener la formation de la société suivant un ordre naturel, si l'on veut, mais qui n'en sera pas moins le fruit d'une action arbitraire puisqu'il aura été immédiatement déterminé par cette loi humaine ? Et enfin, n'est-ce pas considérer *à priori* comme absolument indéfini le pouvoir humain que de prétendre l'état social dans lequel ils vivent, antinaturel, et construit arbitrairement par la législation d'une monarchie. Si la loi naturelle est naturelle, qu'a-t-elle besoin de l'aide humaine pour s'appliquer ?

En un mot, « à l'état théologico-métaphysique, le savoir humain est nécessairement à la fois idéal dans la marche, absolu dans la conception, arbitraire dans

l'application. » Telle est la conclusion de Comte (1).

Mais qu'est-ce que la connaissance humaine à l'état positif ? L'état positif, la troisième étape du progrès, reste le but à atteindre par les sciences sociales, mais dans le domaine des autres sciences, il se manifeste par une méthode et une conception de la loi absolument nouvelles. La méthode est l'observation comparative et historique, ou l'expérimentation, et la loi qui en est le fruit, est la loi causale, reliant les phénomènes du dehors, et non par un rapport logique. Cette loi est essentiellement hypothétique et relative, relative quant à l'espace, et relative quant au temps, et toujours modifiable suivant les nouvelles observations obtenues. Enfin le positivisme fait pénétrer dans les sciences sociales, les notions d'évolution et d'historisme, dont il est profondément empreint. Telles sont à grands traits ces innovations. Nous allons tenter maintenant de préciser davantage les efforts de Comte pour étendre le domaine de la philosophie positive, et en insistant sur la conception de la loi, caractéristique essentielle des systèmes de méthode (2).

1. COMTE. *Cours de philosophie positive*. L. 1^{re} leçon.

2. Sur notre sujet, voir surtout les tomes I, IV et V du *Cours de philosophie positive*, en particulier, les premières leçons du livre I et la première du livre IV.

3) LES NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Avant toute recherche, il faut bien se pénétrer de ceci, que les phénomènes sociaux sont des phénomènes analogues aux autres, déjà observés dans le monde inorganique ou dans la biologie ; et qu'ils sont comme eux, soumis à d'invariables lois naturelles.

C'est ce que M. Durkheim a appelé, les traiter comme des choses. C'est-à-dire les étudier en les plaçant en dehors de nous, en ne considérant en rien ce par quoi ces phénomènes peuvent réagir en notre moi, et surtout en faisant porter notre observation, non pas sur les idées que nous en avons, et que l'éducation a pu nous donner, mais sur le phénomène lui-même. C'est ce caractère objectif, qu'il faut mettre en lumière avant d'aller plus loin.

Cette objectivité s'exprime partout, dans l'œuvre de Comte, et il veut nous en pénétrer. C'est elle qui inspire et qui domine pour ainsi dire, toute la suite de ses théories, et c'est dans cet esprit qu'il faut en aborder l'étude.

Elle entraîne ce qu'il appelle : « la subordination

de l'imagination à l'observation ; » car traiter les phénomènes comme des choses placées en dehors de nous, c'est s'attacher étroitement à eux-mêmes et non aux idées qu'ils suscitent à l'esprit.

Un fait social ne se présente pas d'une façon aussi isolée qu'un fait chimique par exemple, toute une foule de sensations étrangères, de notions antérieures, et même de préjugés l'accompagne et si l'on n'y prend pas garde, c'est sur eux que portera l'effort de nos recherches. Ainsi il cherche à inspirer la plus grande défiance envers la raison qu'il appelle imagination ; et il n'y a qu'un moyen de ne pas construire de théories entières sur des concepts inexacts, c'est de subordonner étroitement cette raison aux données conscientes de l'observation des faits externes.

Les physiocrates, par exemple, considéraient l'agriculture comme seule source de nouvelles richesses, parce que après un raisonnement très logique, si logique même qu'il est absolument sans réplique, il paraît très évident que rien autre que la terre peut fournir des matériaux nouveaux à l'activité humaine. C'était là une donnée de la raison et non le résultat d'une observation, et donnée prédéterminée en eux par un sentiment de réaction contre la législation économique de leur époque, toute pleine de prescriptions favorables à l'industrie manufacturière.

Cette première précaution prise, il faut en prendre une seconde.

Il faut « rendre nécessairement relatives toutes les notions qui d'abord étaient au contraire nécessairement absolues ».

C'est là, ce relativisme positif qui doit s'étendre à toutes les connaissances humaines, non seulement à celles du passé, mais encore aux connaissances positives elles-mêmes. Tout est relatif, ceci répond au : tout est absolu des philosophies antérieures. Ce n'est pas une hypothèse pour les physiocrates que l'agriculture donne seule un produit net et non plus pour Rousseau que les hommes se soient réunis en société selon les termes d'un contrat, tout cela exprime la réalité elle-même.

Telle est la seconde précaution que le savant doit prendre avant d'entreprendre toutes recherches, elle forme avec la subordination de la raison à l'observateur cette : « double condition fondamentale dont l'accomplissement continu devra directement caractériser la positivité effective de la science sociale⁽¹⁾ » : Objectivité d'abord, observation et relativisme ensuite. Voici les trois termes de la philosophie positive. Exprimés d'abord par les sciences de la nature, allons-nous les retrouver dans la méthode des sciences sociales ? Comte le pense et en effet ces trois points vont rester les principes essentiels des conceptions mécanistes de la sociologie.

Mais il est temps d'examiner ce qu'il construit en partant de ces principes.

1. T. IV, p. 237.

4) LA LOI ET L'HYPOTHÈSE

« Il n'y a d'ordre et d'accord possible qu'en assujettissant les phénomènes sociaux de la même manière que tous les autres, à d'invariables lois naturelles » ; c'est là la formule d'un mécanisme, elle peut s'exprimer ainsi, nous venons de le voir, en disant qu'il faut les traiter comme des choses, comme les autres phénomènes du monde organique par exemple.

Mais ces lois naturelles invariables auxquelles les *res* du monde sociologique sont soumises que vont-elles être ?

Voici la notion qu'en donne Comte :

« Nous devons analyser avec exactitude les circonstances de la production des phénomènes, les rattacher les unes aux autres par des relations normales de successions et de similitude (1). »

Il suffit d'admettre que le principe de causalité s'applique dans cet ordre de phénomènes, comme l'expérience a démontré qu'il s'appliquait dans toutes les autres sciences de la nature (2).

1. Tome I, p. 13.

2. Voir arguments contre MILL, *Système de logique*. L. I V.

On rattachera alors les circonstances de la production des phénomènes par des relations de causes à effets, qu'elles soient coexistantes ou successives. Et telles seront les lois causales de la sociologie positive.

Reprenons les divers termes de ces propositions.

« Nous allons analyser avec exactitude les circonstances de la production des phénomènes. » C'est dans ces faits eux-mêmes que nous allons trouver les causes d'autres faits et nulle part ailleurs.

Ceci exclut deux ordres de recherche : la recherche des causes premières, et la recherche des facteurs psychologiques.

« Nous n'avons pas la prétention d'exposer les causes génératrices ou premières, nous ne ferons que reculer la difficulté (1) ».

Ce ne sont point là des causes, elles doivent rester dans le domaine de la métaphysique. Le savant à d'autres ambitions, il se contente des causes efficientes, des causes phénoménales.

La recherche des causes premières est celle de l'absolu, de la réalité même, de ce qui est derrière les *φαινόμενα*, les apparences, c'est celle de ce que les données des sens ne nous montrent point. Le savant positif, loin de s'engager en cette recherche, de discuter la réalité du monde sensible, se contente abso-

lument de ce qu'il nous montre, il n'envisage point ce qui est derrière les *φαινόμενα* mais au contraire les phénomènes lui suffisent. C'est cette réalité relative qui est son domaine, il n'a que faire de l'absolu.

Et ce n'est pas seulement quant aux données conscientes que la loi positive est relative, mais aussi quant à l'instant où elle est constatée, et même quant à l'individu qui la constate.

Relative à l'instant : c'est la notion d'historisme qui apparaît ici. Les phénomènes se modifient, ils évoluent, le rapport causal mis à jour par un savant, n'a d'existence que dans le temps où il le fait. Aussitôt après l'expérience les faits envisagés ont évolués, c'est-à-dire que d'autres causes sont intervenues, dont il faut tenir compte, le rapport est donc modifié. Il est vrai que ceci nous donne un nouveau champ de recherches, celui des rapports de succession, dans le temps ; toujours relatifs eux-mêmes par rapport à un instant plus long.

Donc relativité dans l'espace, relativité dans le temps, les rapports causals sont essentiellement relatifs.

Mais plus encore.

Pour examiner les circonstances de la production des phénomènes, le savant se sert de diverses méthodes que nous examinerons plus tard, mais c'est après un nombre considérable d'expériences ou d'observations qu'il lui sera permis d'exprimer une loi.

Or, cette loi sera relative à celui qui l'a émise, et bien qu'elle ait été vérifiée de la même façon par d'autres, elle reste une hypothèse à laquelle les observations ont donné un certain caractère de fixité, mais qui ne doit avoir d'existence que tant qu'aucun fait n'est venu la contredire.

En effet, il n'en peut être autrement du moment que la science ne doit connaître que du phénomène et jamais rien de l'absolu, et ne serait-ce pas une notion absolue qu'une loi qui ne serait plus d'accord avec les faits qu'elle exprime, qui ne serait plus phénoménale ? Ainsi la loi positive est essentiellement une hypothèse, tenue comme vraie, tant qu'aucun fait ne la contredit pas. Mais une hypothèse. Et voici un des aspects les plus nouveaux de ses doctrines : cette conception d'une loi causale issue de l'observation et purement hypothétique est, en effet, parfaitement contradictoire avec la notion métaphysique, d'une loi absolue et déduite, celle des physiocrates par exemple.

En second lieu les recherches ne doivent encore pas être faites dans le domaine de la psychologie. Les facteurs psychiques ne sont point admis par Comte comme des causes possibles, ils n'entrent point dans les circonstances diverses de la production des phénomènes ; ce sont en somme, des causes premières, des réalités métaphysiques reposant sur une analyse du moi.

5) LA LOI ET LES FACTEURS PSYCHOLOGIQUES

Mais s'il repousse absolument toute cette catégorie de faits, c'est surtout qu'il conçoit, apparemment, l'investigation psychique d'une manière spéciale. L'observation intérieure, telle est l'objet de ses critiques, c'est de ce moyen seul, dont il parle explicitement, et qu'il condamne : « L'organe observé et l'organe observateur, dit-il, étant dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu (1) ? L'individu ne saurait se partager en deux ; l'esprit humain peut observer tous les phénomènes excepté les siens propres. » C'est toujours de l'introspection qu'il s'agit et les données obtenues par cette méthode ne peuvent en aucun cas servir au savant ; on ne peut les rattacher par des relations normales aux phénomènes sociaux ; ce serait déraisonnable, étant considérés les vices de ce moyen d'investigations.

Mais il y a là une autre observation psychologique

1. Tome I, p. 30.

que Comte ne critique pas et plus encore à laquelle il paraît donner une adhésion tacite en plusieurs points. C'est la méthode d'observation externe, celle dont se sert la psychologie des peuples.

Ainsi, il dit expressément : « Dans tout traité de philosophie politique, c'est-à-dire, en somme de philosophie positive sociale, il conviendrait sans doute d'analyser d'abord les *impulsions individuelles* qui deviennent les éléments propres de cette force progressive de l'espèce humaine, en les rapportant à cet instinct fondamental, résultat complexe du concours nécessaire de toutes nos tendances naturelles, qui pousse directement l'homme à améliorer sans cesse sous tous les rapports sa conditions ». (1)

Qu'est-ce que ces « impulsions individuelles » sinon les facteurs psychiques de la race, de l'espèce, c'est-à-dire des facteurs essentiellement psychologiques. Ceux-là mêmes que M. Wagner classe si minutieusement, dont il donne des catégories précises. Et ceci est très net, il faudra les analyser d'abord, c'est par conséquent dans cet ordre de phénomènes qu'il faudra rechercher les antécédents-causes, d'autres phénomènes-effets, et il est parfaitement d'accord en cela avec la volkerpsychologie. Nous n'en pourrions donner encore une meilleure illustration qu'en citant ceci : « Le phénomène social conçu en totalité n'est au fait

1. Tome IV, p. 291.

qu'un simple développement de l'humanité sans aucune création de facultés quelconques (1). »

De l'humanité, n'aurait aucunsens ici, s'il n'entendait exprimer par là, la nature humaine avec ses facteurs physiques, il est vrai, mais psychiques aussi, et encore une fois il est d'accord avec les psychologues.

Il ne faudrait donc pas considérer Comte, comme toujours hostile à toute notion psychologique ; il semble en reconnaître parfois l'importance, mais ce qu'il condamne absolument ce sont les données de l'observation interne (et il est encore du même avis que les psychologues sociaux), c'est là seulement ce qu'il appelle psychologie.

Ceci est contradictoire avec la conception mécaniste de la sociologie, et sur ce point il a été vivement critiqué, et traité en adversaire même, par certains de ses amis.

Mais si ces différents passages du *Cours* et d'autres encore que nous ne citons pas, semblent s'éloigner de la conception mécaniste de la sociologie, s'ensuit-il qu'il soit un psychologue lui-même. Nous ne pouvons pas l'admettre.

Et cela pour plusieurs raisons, dont certaines tiennent à l'esprit général même qui semble animer le positivisme, et dont d'autres se rapportent plus direc-

tement au sujet qui nous occupe et que nous examinerons par la suite.

D'abord cet esprit général qui semble animer le positivisme peut se synthétiser en trois termes : objectivité, observation et relativisme. L'objectivité est l'étude des faits externes à nous-mêmes ou si l'on veut des faits abstraits ; l'observation c'est cette étude réalisée *in abstracto*, je veux dire sans que les données du moi viennent se mêler aux données du monde extérieur ; la relativité c'est le terme concluant, il veut dire que tout cela ne devra jamais exprimer autre chose que ce que les cinq sens construisent en notre cerveau, c'est l'abstraction de l'abstraction. Or psychologie, je veux dire psychologie sociale, et que l'on en ouvre n'importe quel monument, c'est étude du concret, étude de l'être, de sa nature interne, de sa constitution psychique intime : et ce qui le prouve bien, c'est qu'elle est amenée, lorsqu'elle veut devenir étude objective, à devenir en même temps abstraite et hypothétique, puisqu'elle attribue alors les phénomènes-effets à des causes qu'elle suppose, mais qu'elle ne constate plus *in concreto* ; le principe du moindre effort par exemple toujours présent dans toute tentative de construction psychologique abstraite.

Ni notre but ni nos moyens ne nous permettent de nous étendre plus longuement et de développer d'autres arguments. En plusieurs points Comte paraît considérer ces facteurs psychiques comme éléments

de recherches sociales, c'est un fait, mais qu'est-ce que cela prouve, qu'il se contredit, ce qui arrive souvent à d'éminents esprits.

Et il nous semble nécessaire de s'en référer toujours aux premières leçons du *Cours de philosophie* qui seules nous doivent servir de point de départ certain, surtout lorsque l'on songe que dans la partie qui concerne la sociologie il s'avance seul dans un monde tout nouveau où il devenait impossible pour lui de soumettre toutes les hypothèses émises à une critique serrée et méthodique (1).

1. Voir pour la suite de cette question notre chapitre des Observations générales : *Critiques et discussions*.

6) CRITÈRE DE LA POSITIVITÉ

La loi est l'analyse systématique des phénomènes qu'elle relie, mais à cette analyse correspond une synthèse; elle doit permettre en effet de reconstituer l'ordre des faits qu'elle analyse. C'est là le principe de la prévision rationnelle qui constitue le plus irrécusable critérium de la positivité scientifique.

En effet les *res sociales* sont soumises à des lois naturelles, c'est certain, mais de ce fait leur ordre n'est pas arbitrairement modifiable. L'action humaine s'arrête là et quand même elle s'exercerait cela prouverait simplement qu'elle obéit à une loi naturelle. Les physiocrates pensaient qu'il fallait faire respecter par des lois humaines la loi naturelle. Si l'ordre phénoménal dépendait de l'arbitraire volonté de l'homme, il n'y aurait certainement point de lois, et l'on ne pourrait pas établir de prévisions rationnelles.

Ainsi nous possédons un critère qui va nous être utile à la détermination de deux choses. Pour savoir d'abord, si une théorie quelconque admet vraiment le

concept de lois naturelles, il n'y aura qu'à examiner si ces lois permettent d'établir un ordre, donc une prévision rationnelle, nous aurons par conséquent la mesure de leur positivité. Ensuite, ce critérium va nous donner le degré de foi qu'il faut attacher aux découvertes positives elles-mêmes.

En effet, si la loi est véritablement ce qu'elle doit être, il n'est pas douteux qu'elle permettra de déterminer l'ordre successif dans lequel se produiront les faits.

Puisqu'elle n'est elle-même que la constatation de cet ordre systématisé dans un rapport de cause à effet, quand un fait que nous avons rattaché à un autre par ce moyen, apparaîtra, nous pouvons prévoir que le second va se produire dans telles ou telles conditions ; si non, tout le travail accompli n'est rien, il est faux.

Et comme une cause détermine en général plusieurs effets successifs qui ont eux-mêmes ainsi des causes, il suffira qu'un seul d'entre eux ne s'accomplisse point pour entraîner la nullité de tous les résultats obtenus. La loi doit se trouver d'accord avec toutes les expériences faites, il suffit d'une seule contraire pour la remettre au rang de simple hypothèse, alors qu'elle était une hypothèse vérifiée.

Et la prévision en somme n'est qu'une manière d'expérimentation, une sorte de preuve à rebours, excellent critère de la positivité d'une loi.

7) STATIQUE ET DYNAMIQUE SOCIALE

Pour parvenir à la détermination des lois elles-mêmes, il est nécessaire d'établir une division, qui paraît essentielle. Il faut décomposer la physique sociale en deux sciences : la statique sociale et la dynamique sociale.

Cette division n'a rien d'arbitraire et ne préjuge en rien de la nature des lois. Elle est simplement un procédé commode pour aborder l'étude de la sociologie, et pour établir un classement purement logique dans le complexus touffu qu'elle présente. Elle n'a aucunement l'intention de traduire quoi que ce soit de la réalité.

1) La statique sociale a pour objet permanent l'étude « expérimentale et rationnelle des actions et réactions mutuelles qu'exercent continuellement les unes sur les autres toutes les diverses parties quelconques du système social, en faisant scientifiquement abstrac-

tion provisoire du mouvement fondamental qui les modifie toujours graduellement (1). » C'est-à-dire en faisant abstraction du dynamisme, comme si le système social ne se modifiait pas dans le temps. Cette étude des actions et réactions mutuelles doit amener l'énonciation de lois qui seront celles de la coexistence.

Ces lois rattacheront par conséquent par le lien causal des phénomènes contemporains et expliqueront les diverses modifications qu'ils subissent sous leur influence simultanée et réciproque.

Il faut que cette recherche englobe tous les éléments sociaux d'un même ordre qui devront être considérés relativement à tous les autres. « Toute étude isolée de ces divers éléments est, par la nature même de la science, profondément irrationnelle, et doit demeurer stérile (2). » Puisque c'est l'analyse même de leurs rapports qui doit nous donner les lois de la coexistence.

Il y a une solidarité entre eux qu'on peut comparer à celle qui existe dans l'anatomie de l'individu. Chaque organe peut être décrit séparément il doit l'être même, mais cette dissociation est arbitraire et faite pour la commodité de l'exposition. Aussitôt que l'on étudie l'organe, vivant, c'est-à-dire fonctionnant,

1. Tome IV, p. 215.

2. Tome IV, p. 283.

on ne peut plus le considérer isolément et pour l'excellente raison que cette étude a pour objet la série d'actions qu'il subit de la part des autres et de réactions qu'il leur fait subir.

Ces actions et réactions entre les éléments sociaux solidaires entre eux, ont, d'après Comte, une tendance générale qui : « Consiste essentiellement dans l'évidente harmonie spontanée qui tend à régner sur l'ensemble et les parties du système social, dont les éléments ne sauraient éviter d'être finalement combinés entre eux d'une manière pleinement conforme à leur propre nature. » Dans l'anatomie sociale comme dans l'anatomie de l'individu « c'est un véritable concours universel qui caractérise les phénomènes quelconques des corps vivants ».

Certes si cela marque la liaison profonde qui semble exister entre eux on ne saurait trop y insister, mais on comprend que des critiques peuvent s'élever contre l'esprit finaliste qui anime de telles conclusions. Il n'est pas permis au savant positif de prétendre, qu'une harmonie doit régner entre ces éléments sociaux, il pourrait simplement la constater.

2) La sociologie dynamique consiste « à concevoir chacun des états sociaux consécutifs comme le résultat nécessaire du précédent et le créateur indispensable du suivant (1). » C'est l'analyse, non plus des

1. Ferry, IV, p. 360.

phénomènes simultanément produits, mais de leurs productions successives ; le but est alors la découverte des constantes qui régissent cette continuité, et le lien causal s'établira entre deux faits qui se succéderont dans le temps, et dont l'un, le phénomène-cause, contient tout entier le suivant, qui est le phénomène, effet, ce seront les lois de la succession.

C'est là le principe de la méthode historique, méthode qui consiste à décrire les divers états sociaux successifs et à montrer leur évolution, c'est-à-dire la façon dont un état social déterminé a pu produire l'état suivant, qui y était tout entier contenu.

Le dynamique, en un mot, recherche les lois de la succession pendant que la statique cherche celles de la coexistence « la première est la vraie théorie du progrès, tandis que la seconde est la vraie théorie de l'ordre »¹(1).

Il nous reste maintenant à examiner les méthodes d'investigations que propose Comte, il n'entre pas dans notre sujet de nous y attacher longuement, mais cela nous semble indispensable pour la compréhension complète de l'idée de loi positive.

1. Tome IV, p. 338.

8) DES MODES D'OBSERVATION

La physique sociale doit user des mêmes modes d'exploration que la physique elle-même. Ces modes sont, en outre, chez elle, assistés d'autres moyens qui : résultent des relations nécessaires de la sociologie avec le système des sciences antérieures, qui doivent y fournir à tant de titres, de précieuses indications continues. Mais ce sont les modes d'exploration communs qui doivent retenir notre attention. En sociologie comme en biologie il y a trois types fondamentaux d'investigations scientifiques. Ce sont : l'observation pure, l'expérimentation proprement dite, et enfin la méthode comparative essentiellement adaptée à l'étude des corps vivants, et des organismes compliqués, mais qui se résoud, en dernière analyse, à l'observation pure.

L'observation est toujours possible en sociologie, malgré les préjugés et les exagérations. On prétend que l'inexactitude inséparable des constatations humaines, et le peu de foi qu'on peut y apporter, empê-

chent d'en user utilement, sans s'apercevoir que l'on condamne ainsi l'emploi de ce moyen dans toutes les autres sciences de la nature. Il faut aussi écarter les doctrines des empiristes absolus, qui s'en tiennent exclusivement à la description et nient que l'observation puissent donner lieu à une généralisation quelconque, lois ou théories. Or ceci revient à nier l'efficacité de l'observation elle-même, c'est la dépouiller de toute utilité, de toute raison d'être.

Passons au second mode d'exploration, l'expérimentation proprement dite, dont l'application en physique sociale donne lieu à plus de difficultés.

Il faut distinguer si l'on veut déterminer son rôle, l'expérimentation directe et l'expérimentation indirecte, celle-ci est seule possible en sociologie, comme elle l'était en biologie. En effet « l'observation mérite le nom d'expérimentation toutes les fois que l'accomplissement normal du phénomène y éprouve d'une manière quelconque, une altération bien déterminée, sans que toutefois la continuité de cette altération en détruise la physionomie spécifique du phénomène envisagé » (1). Ainsi en biologie, l'apparition de cas pathologiques est une véritable expérience naturelle, si elle n'est pas directe, c'est-à-dire, ne refait point le synthèse du phénomène, elle n'en est pas moins une expérience, puisque, sont ainsi reconstituées

1. Tome IV, p. 348.

les lois normales. Comme malgré les perturbations ces lois fondamentales subsistent toujours essentiellement, il y a lieu de conclure « avec les précautions convenables » : de l'analyse scientifique des perturbations à la théorie positive de l'existence normale (1).

Ceci n'est plus de l'observation, ce n'est pas de l'expérience telle qu'elle peut fonctionner en chimie par exemple, mais de l'expérience néanmoins, qui reste un moyen au service du sociologue.

Le troisième est constitué par la méthode comparative, modification de l'observation, la plus spontanée mais aussi la plus féconde, dans la science sociale. Ici encore nous sommes amené à nous servir d'un instrument dont la biologie a fait déjà grand usage ; à mesure que l'organisme se complique il faut donner une importance plus considérable à ces méthodes plus souples, quoique moins rigoureuses que celles dont les sciences physiques ne sortent point. Elle interviendra sous les trois formes suivantes :

D'abord étude comparative avec les sociétés animales, ce qui peut faire naître des comparaisons intéressantes avec certains faits des organismes humains. Ensuite et surtout elle prendra la forme de rapprochements avec « les divers états coexistants de la société humaine sur les différentes portions de la surface terrestre ». Ce qui amènera à formuler des

1. Tome IV, p. 347.

lois statiques, et aussi des lois de la dynamique sociale puisque: « les diverses étapes antérieures des nations les plus civilisées se retrouvent aujourd'hui essentiellement chez les peuples contemporains (1). »

Nous arrivons ainsi à la troisième face de la méthode comparative, la méthode historique, la base fondamentale des recherches sociologiques. La comparaison historique des divers états consécutifs de l'humanité ne constitue pas seulement le principal artifice scientifique de la nouvelle philosophie politique, son développement rationnel fournira distinctement aussi, le fond même de la science (p. 369). En effet ces divers états consécutifs s'enchaînent les uns les autres, il y a une « influence nécessaire des diverses générations humaines, sur les générations suivantes » : et c'est l'étude de cet enchaînement qui constitue le caractère essentiel de la sociologie.

La méthode comparative consistera alors « dans l'usage rationnel des séries sociales, c'est-à-dire l'appréciation successive des divers états de l'humanité qui montre d'après l'ensemble des faits historiques, l'accroissement continu de chaque disposition quelconque : physiques, intellectuelles, morales ou politiques, combinés avec le décroissement indéfini de la disposition opposée.

D'où devra résulter la prévision scientifique de l'as-

1. Tome IV, p. 354.

cendant final de l'une et de la chute de l'autre (1). » Et tel est le résultat dernier de la méthode historique.

Bien que ceci nous amène un peu loin de la notion purement abstraite de la loi, cet exposé complète assez bien les différentes formes que nous lui avons vu attribuer par Comte. La loi scientifiquement objective et réaliste, issue de l'observation, et toujours relative, possède encore ces caractères typiques, de n'être point psychologique, et dans sa modalité essentielle, d'avoir un aspect surtout historique.

Nous avons tenté ainsi de résumer les nombreuses idées que le *Cours de philosophie positive* rassemble autour de la notion de loi. En laissant de côté tout exposé des critiques qu'il a fait naître, et que nous examinerons par la suite, nous passons à l'étude de ses influences françaises (2).

1. Tome IV, p. 366.

2: Voir : *Observations générales : Critiques*.

III

INFLUENCE DES NOTIONS COMTIENNES

LE POSITIVISME ET LES DIFFÉRENTES TENDANCES DOCTRINALES

Lorsqu'on examine l'histoire des doctrines économiques, on constate qu'aucune école n'a fait sienne les idées de Comte, et ne se proclame positiviste. Il en est de même d'ailleurs dans les doctrines sociales en général.

Ces idées n'eurent aucune fortune chez les économistes, il faut le reconnaître, et en sociologie elles n'ont pas permis, ce qu'il espérait, la constitution de sciences analogues à celles de l'ordre physique.

Mais, si à l'heure actuelle, il n'y a aucun groupe scientifique qui se revendique de Comte, il ne faudrait point croire que sa méthode n'a eu aucun résultat. Si on a abandonné l'espoir de transporter cette méthode élaborée pour les sciences physiques, aux sciences sociales, il est resté quelque chose du naturalisme.

C'est ce que nous avons l'intention de montrer par la suite, mais pour la clarté de cette exposition, nous pensons qu'il est nécessaire de faire la division suivante :

Nous avons considéré précédemment les doctrines comtiennes, comme un type caractéristique de conception mécaniste et objective des sciences sociales. On peut rattacher à cette conception toute une série d'écoles et de tendances économiques, qui bien que plus ou moins sous son influence, n'en sont pas moins favorables à cette conception. Nous pouvons citer par exemple dans cette catégorie les écoles réalistes et historiques, et les écoles biologiques.

D'autre part on peut opposer à cette conception mécaniste et objective, la conception subjective et psychologique qui ne répugne pas comme elle à la recherche des faits psychiques. Nous rangerions par exemple, dans cette catégorie, les écoles individualistes, et l'école de la Volkerpsychologie ou psychologie sociale.

L'influence du positivisme sur ces deux catégories est assez inégale, ou plus exactement la dose de positivisme que contiennent ces deux types de méthode est très différente.

Elle est aussi grande que possible dans la première que nous avons envisagé et aussi minime que possible dans la seconde. Il y a dans cette logique

des sciences tout un ensemble de notions que celles-ci ne peuvent exclure, qui fait partie de leur terminologie et de leur technique, et c'est là, la dose, de positivisme que cette seconde contient. Quant à la première on peut dire qu'elle fait partie du même genre, de la même espèce intellectuelle que lui, tant cette dose est chez elle, considérable.

Il faut avant de passer à l'étude de cette influence, justifier la nature de cette division que nous avons adoptée ; elle repose en somme sur le fait qu'une école est ou n'est pas psychologique. Or, en quoi cette question entre-t-elle dans notre sujet, la notion de la loi.

C'est que cette notion devra prendre un tout autre caractère selon que l'esprit de celui qui la conçoit admettra ou n'admettra point la réalité des facteurs psychiques.

Ne point admettre, en effet, de facteurs psychiques, c'est ne vouloir chercher les causes des lois naturelles que dans les phénomènes extérieurs à l'homme, et donc logiquement, faire abstraction de sa nature psychique, ou de sa constitution mentale, soit qu'on les recherche dans le milieu physique où il vit, soit parmi les phénomènes sociaux contemporains, eux-mêmes, considérés comme des choses distinctes de l'homme ; et c'est en somme ce qu'a fait, ou a voulu faire Comte dans ses lois de la coexistence, ou soit encore parmi les phénomènes

sociaux antérieurs, ce qu'il a fait dans celle de la succession ou lois historiques.

On comprend alors que les lois issues de l'observation de ces faits soient assez différentes de celles qui consistent dans une analyse des données de la psychologie, que ces données soient celles de l'introspection comme le principe édonistique des individualités, ou de la méthode externe, comme les lois de l'imitation de Tarde.

Mais il est assez difficile de se prononcer sur la nature de ces différences. Pour les psychologues la méthode historique peut bien découvrir certains types, mais elle ne peut arriver à des déterminations quantitatives et ses prétendues lois sont de pures descriptions, de simples rapports chronologiques. Quant à la statistique si elle permet des déterminations quantitatives, ses lois manquent de l'essentiel, une cause. Seule la psychologie peut nous donner de véritables lois exactes, avec un rapport causal logique.

Mais, d'autre part, pour leurs adversaires, la méthode psychologique est incapable de déterminer les effets des causes qu'elle nous présente grâce à la complication extrême des motifs de l'activité humaine ; ce qui donne aux prétendues lois psychologiques le caractère de simples tendances.

Il y a une grande part de vérité dans ces critiques réciproques, ce qui avec le petit nombre des lois dé-

gagées, et leur caractère vague, augmente encore la difficulté de définir exactement les différences qui les sépareraient, en admettant qu'elles constituent un corps considérable et nettement déterminé.

Quoi qu'il en soit, ces lois seraient dissemblables et cela, à cause de la diversité des phénomènes envisagés ou du moins à cause des divergences sur la façon de les envisager, et ceci nous semble justifier la distinction que nous avons établie.

Nous allons donc examiner ces deux catégories, en commençant notre étude par la conception psychologique et subjective. Nous nous en tiendrons toujours dans cet essai, ainsi que nous nous le sommes proposé aux recherches effectuées en France, en les rattachant parfois, lorsqu'il peut en résulter quelque clarté, aux recherches analogues faites en d'autres pays.

1) LES CONCEPTIONS PSYCHOLOGIQUES

LES ÉCOLES INDIVIDUALISTES

Dans cette catégorie nous avons envisagé, les écoles individualistes et l'école que nous appelons d'un terme très général de volkerpsychologie employé par Lazarus pour donner un titre à sa revue *Zeitschrift für Völkerpsychologie* (1860) et qui nous semble assez justement désigner tout l'ensemble d'efforts tentés, tant en France qu'en Allemagne, pour réagir contre l'historisme, et aussi les conceptions naturalistes et biologiques des sciences sociales, efforts dont Tarde et Menger sont par exemple d'éminents représentants.

Nous entendons par écoles individualistes tout l'ensemble que forme les doctrines économistes anglaises et françaises qui procèdent de Smith, de Say, puis de Bastiat, jusqu'aux représentants modernes des théories classiques, tels par exemple que M. Leroy-

Beaulieu. Le terme est plus compréhensif que nous le souhaiterions, puisqu'il peut s'appliquer à Spencer par exemple, qui professe un tout autre genre de doctrines, à notre point de vue, je veux dire la notion de la loi, que ceux que nous désignons de la même façon que lui ; et d'autre part il appartient à une autre espèce de classement que celle dont nous avons besoin.

Nous le conservons cependant car il ne préjuge de rien et mérite encore moins de critiques que tout autre.

L'influence de la positivité sur le concept de la loi chez des représentants de cette école est en général très peu sensible.

Nous avons déjà vu de quelle façon Comte avait réagi contre la notion de la loi chez les physiocrates, or ceux-ci après avoir inspiré Smith, ont inspiré tous ceux, c'est-à-dire la majorité des savants dont nous nous occupons maintenant, qui tiennent de Smith le fondement de leur science. C'est à *priori*, indiquer déjà les antagonismes qui séparent leurs théories et le positivisme.

Nous choisissons pour le faire, et selon notre plan, l'expression la plus récente de la conception individualiste en France ; nous ne saurions mieux nous adresser pour cela qu'à l'œuvre toujours mise au courant de M. Leroy-Beaulieu, le *Traité théorique et pratique*.

M. Leroy-Beaulieu n'hésite pas à déclarer (1) que l'économie politique est une science *à posteriori*, « une science d'observation », qui doit dégager des lois naturelles comme toute autre science. Il reconnaît que Comte a rendu service à la science en montrant toute la complexité des phénomènes sociaux... et qu'ainsi il a mis judicieusement en garde contre l'excès de dogmatisme de certains économistes qui prétendent traduire sans aucune étude des phénomènes environnants en contingents, etc... On pourrait alors penser que ces lois obtenus *à posteriori* après une observation des faits sociaux, répondent assez à la formule positive. Et il est bien singulier de constater cette adhésion aux doctrines de Comte tant il est vrai qu'il est difficile à un savant contemporain de ne point paraître le faire

Mais il ne faut pas s'y laisser tromper; qu'entend-t-il d'abord par observation ?

Il distingue l'expérimentation, de l'observation proprement dite, car un fait économique ne peut être isolé et ne peut se représenter au milieu de circonstances identiques. L'expérimentation écartée, il reste plusieurs méthodes d'observations, laquelle choisir ?

M. Leroy-Beaulieu ne précise pas sa pensée là-dessus, mais il apparaît dans la suite de son œuvre,

1. PAUL L. BEAULIEU. *Traité théorique et pratique d'économie*, p. 31, 37, 63 et suivantes.

que le rôle de cette observation consiste à fournir aux lois naturelles des « illustrations » empruntées à la vie réelle et concrète. Et il ne parle guère des faits réels que pour les considérer comme des preuves de cette sorte; nulle part il ne recherche à déterminer les modes de leur étude.

Mais qu'est-ce donc alors que ces lois naturelles ? « Elles ont été déterminées autrefois, et forment encore la partie la plus solide de la science ». Il fait remonter leur découverte surtout à Smith, qui a construit *à posteriori* prétend M. Leroy-Beaulieu, au contraire de Ricardo qui serait seul responsable de l'introduction de l'*à priori*, dans la méthode de l'économie politique. Ce sont des lois universelles dont l'universalité est tout à fait différente de celle des « dogmes », formules immuables et dont l'universalité n'existe pas, différence sur la réalité de laquelle nous ne sommes pas bien convaincus, par les arguments de M. Leroy-Beaulieu (1). Et ce sont aussi des forces qui agissent toujours également et uniformément.

Nous sommes ainsi ramenés à la notion métaphysique de la loi dont nous avons vu déjà la critique comtienne, car les conceptions de M. Leroy-Beaulieu, sont très proches de celles des physiocrates, comme l'étaient celles de Smith.

D'autre part: « La constitution de l'économie poli-

tique en tant que science revient simplement à cette constatation qu'il y a des lois de l'esprit humain, et de l'activité humaine », par conséquent on recherchera les motifs qui déterminent les actes de l'homme, pour les déterminer, et en un mot, ces lois seront des forces ou tendances psychologiques. Ce caractère psychique leur donne leur aspect définitif, si catégoriquement contraire aux concepts mécanistes et objectifs.

Cependant elles vont permettre la prévision des phénomènes futurs par le savant; ainsi que Comte M. Leroy-Beaulieu, considère cette prévision comme un critère de la sûreté et de la précision de la science...; et tout en reconnaissant que la complexité des mobiles humains extra-économiques peut être extrême, et qu'il y a une différence entre la possibilité des déductions purement scientifiques, et celle de leur application aux faits, il n'en admet pas moins le critère positif.

Passons maintenant à la seconde catégorie d'écoles psychologiques, celle que nous appelons, la wolkerpsychologie.

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE

Mais notre classement peut paraître arbitraire à deux points de vue.

Le premier est que nous rangions les théories de

la psychologie des peuples parmi les conceptions adverses des théories mécanistes. En effet, les psychologues sociaux, allemands comme français, se différencient sensiblement de ceux que nous classons avec eux.

Ainsi ils soutiennent que la loi, analogue chez eux à la loi comtienne, devra relier les phénomènes entre eux par des relations causales, qu'elle sera obtenue après une observation scientifique des faits et la constatation de leur répétition.

M. Wagner (1) repousse la méthode historique parce que si elle peut amener la constitution de certaines catégories économiques, elle n'amène point à formuler des lois, mais de pures tendances. De même la statistique comme l'histoire..., ne peut découvrir de lois véritables parce que simples descriptions, ses lois n'ont point de causes. Et c'est ainsi au nom de la positivité même qu'ils critiquent les données positives. Quant aux faits sur lesquels doit porter l'observation, ce sont des objets, c'est-à-dire des faits extérieurs à leur observateur, des données des sens et non de la conscience. Mais ces faits seront des faits psychologiques des états de conscience, observés du dehors ; et ce sont eux qui seront les causes qui manquent aux lois de l'histoire et de la statistique.

1. WAGNER. *Grundlegung*, t. I, page 221.

C'est pourquoi nous les rangeons parmi les théories que nous appelons subjectives qui ont pour objet l'étude psychique de la société.

Il peut, en second lieu, sembler arbitraire que nous comprenions dans un même type théorique les doctrines de la psychologie des peuples, et celles des individualistes. Mais si les divergences entre elles sont évidentes, elles sont unies par un lien commun, celui qui nous paraît décisif. Ces divergences sont de compréhension, elles ne sont pas d'espèce. Tandis que les libéraux prennent pour point de départ un facteur psychologique unique (1), le facteur égoïsme, les psychologues en conçoivent un nombre plus ou moins considérable, ils élargissent cette hypothèse. C'est une prise de contact plus souple avec les faits, qui forme le caractère essentiel de cette différenciation entre les deux doctrines et à notre point de vue, le motif de leur classement dans la même catégorie de méthodes.

Si l'école psychologique a de nombreux représentants, chez les économistes en Allemagne et en Autriche, tels que MM. K. Menger et A. Wagner pour ne citer que les plus connus, elle est représentée en France surtout par des sociologues (2). Nous nous

1. WAGNER. *Grundlegung*, t. I, p. 809.

2. En France peuvent être considérés comme appartenant en propre aux mêmes tendances, M. le Dr G. le Bon (*Les lois*

attacherons particulièrement à l'étude des théories du très éminent et très regretté M. Tarde, son illustre leader dans notre pays.

La part de positivisme que nous rencontrons chez lui est plus considérable que dans les doctrines que nous avons examinées jusqu'ici. En effet, M. Tarde (1) est considéré en général comme un mécaniste, et en faisant abstraction du critère même de notre classification, c'est-à-dire la nature de la loi, nous ne pourrions l'envisager autrement.

Ainsi comment conçoit-il l'élaboration des sensations en lois ? « C'est d'abord à mesure qu'on y a découvert plus de similitudes ou qu'après avoir cru y voir des similitudes superficielles, apparentes et décevantes, on y a aperçu des similitudes plus réelles, plus profondes (2). » « On a passé de similitudes et de répétitions de masse, complexes et confuses, à des similitudes et à des répétitions de détail plus difficiles à saisir, mais plus précises, élémentaires et infiniment nombreuses autant qu'infinitésimales. » « Et c'est seulement après avoir aperçu ces similitudes élémentaires que les similitudes supérieures plus

psychologiques de l'évolution des peuples), M. Isoulet (*La cité moderne*) et M. Bogle, jusqu'à un certain point cependant.

1. Pour Tarde voir surtout pour la suite : *Les lois sociales* (esquisse d'une sociologie), 1898, et : *Les lois de l'imitation*.

2. TARDE. *Les lois sociales*, p. 15.

amples, plus complexes, plus vagues ont pu être expliquées. »

Ces considérations vraies pour le monde physique et le monde vivant, trouvent leur application en science sociale. Et Comte ne se serait pas exprimé autrement.

Dans les sciences sociales, en effet, comme dans les autres, on a passé de généralisations hâtives fondées sur des analogies vaines et factices, grandioses et illusoires (celle des physiocrates, par exemple), à des généralisations appuyées sur des amas de faits semblables. Et ces généralisations ce sont les lois obtenues après la constatation de répétitions et de similitudes élémentaires extrêmement précises, constatation obtenue elle-même par l'observation longue et patiente du savant.

Il montre qu'il en est ainsi dans les autres sciences, et que la sociologie doit s'efforcer et s'efforce de parvenir à se constituer de cette manière. Et comme Comte, il fait voir les analogies qui existent entre les méthodes des diverses connaissances, et recherches scientifiques.

Mais si nous passons à la détermination de ces lois, nous allons constater de suite une différence profonde entre des conceptions et celles de l'école mécaniste. « Toutes ces lois, dit-il, en parlant des lois de l'imitation, découlent d'un principe supérieur : la tendance d'un exemple une fois lancée dans un certain

groupe social, à s'y propager suivant une progression géométrique. « C'est cette notion *de tendance* qu'il conviendrait d'analyser avec lui. Il la conçoit ainsi : « Le besoin spécial inhérent aux individus humains du groupe dont il s'agit a trouvé à se satisfaire par cette répétition imitative qui évite à leur paresse analogue à *l'inertie matérielle*, la peine de se mettre eux-mêmes en frais d'invention. »

Je crois que ceci a tout l'air de nous ramener au vieux principe édonistique. En dernier analyse le principe supérieur dont découle les lois de l'imitation serait tout simplement cette donnée psychologique de la recherche du moindre effort. Analogue à *l'inertie matérielle*, ajoute Tarde, mais de quelle manière pourrait-on comparer par analogie deux faits aussi dissemblables que *l'inertie des choses inorganiques* et *l'inertie subjective de l'homme agissant*, tout en recherchant l'économie de son effort ?

Ce n'est pas le rapport de cause à effet qui est l'élément propre de la connaissance scientifique, ce qu'elle recherche avant tout ce ne sont pas les causes précisément, ce sont les lois de la répétition, les lois de l'opposition, les lois de l'adaptation des phénomènes. Or ceux-ci sont des phénomènes psychologiques, car ces oppositions, ces adaptations ont lieu

« inter-cérébralement » (1), ils sont issus de la mise en rapports conscients de plusieurs individus. Ces rapports qui ne sont pas des perceptions, mais bien « la sensation d'une chose sentante, la volition d'une chose voulante » servant à la transmission de notions, de jugements, sont innombrables et c'est cette série infinie de répétition ou d'adaptations infinitésimales qui forment la matière de la science, l'objet des lois, qui reposent ainsi en définitive sur l'activité intellectuelle et volontaire de l'homme « double versant du moi ». Et il n'y a point de sociologie possible si on nie cela.

C'est là une conception singulièrement large et séduisante et il est difficile de lui adresser la critique souvent faite, même à certaines conceptions modernes, de peu de souplesse dans la compréhension des facteurs psychologiques. Mais, que nous voici bien loin du mécanisme et de l'objectivité, nous sommes ramenés à l'observation intime, j'allais dire interne, de la nature psychique de l'homme. Ces facteurs psychologiques si objectivement observés qu'on puisse le supposer, n'en seront pas moins déduits de leurs manifestations extérieures. Du fait qu'un homme fait les mêmes gestes qu'un autre, on peut conclure qu'il l'imité, mais en réalité le facteur imitation peut être absent.

1. *Les lois sociales*, p. 29.

C'est donc, plutôt qu'un fait observé, une tendance supposée, qui sera le point de départ des lois qui ne pourront plus alors être appelées : lois naturelles.

Chez M. le Docteur G. le Bon, la méthode employée et la notion de la loi n'offrent rien qui puisse prêter au doute.

« La civilisation d'un peuple repose sur un petit nombre d'idées fondamentales (1) » : déclare-t-il au début de son œuvre « *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* ». Il y a de grandes lois permanentes, qui dirigent la marche générale de chaque civilisation. De ces lois permanentes des plus générales, les plus irréductibles découlent de la constitution mentale des races (2). Car pour lui il y a une « âme des races » avec ses caractères moraux et intellectuels. Quant à la découverte de ces lois elle est très aisée car cette : « âme est très visible dans ses effets », si invisible dans son essence.

Ainsi nous sommes arrivés ici à l'antipode des conceptions mécanistes, objectives, telles que nous les concevons.

1. GUSTAVE LE BON. *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, p. 1.

2. GUSTAVE LE BON. *Lois psychologiques de l'évolution de peuples*, p. 6 et suivantes.

2) LES ÉCOLES OBJECTIVES ET MÉCANISTES

Nous arrivons ici à des théories plus proches du positivisme et chez lesquelles malgré les divergences incontestables, nous retrouvons mieux la notion comtienne de la loi : analyser les circonstances de la production des phénomènes, et les rattacher les unes aux autres par des relations de succession et de similitude, selon le principe de causalité, étant donné que les circonstances à analyser ne font point partie de la nature psychique de l'homme, et consistent dans les rapports abstraits que nous fait connaître l'observation.

Aucune d'entre elles ne procède de Comte directement et ne se proclame positiviste, mais leurs filiations nous ramènent plus ou moins à lui. Aussi la conception biologique dont nous examinerons le représentant français le plus autorisé, M. Worms, procède de Spencer, et l'influence de Comte sur Spencer est assez reconnue pour qu'il soit utile d'insister sur ce sujet. D'autre part nous avons placé l'origine des

conceptions historiques et réalistes allemandes, dont nous examinerons avec les doctrines de M. Cauwès la modalité française, dans un même mouvement d'idées que le positivisme. Quant aux théories de Le Play dont nous ferons aussi une rapide esquisse, elles sont sur bien des points manifestement inspirées par celles de Comte.

Il eut, et il a pour certaines (les études réalistes allemandes) approuvé pleinement leur but. Et n'est-elle pas absolument positiviste cette patiente et minutieuse méthode monographique que Le Play préconise ; et aussi cette étude historique des phénomènes considérés dans leur évolution, cette dynamique sociale des doctrines allemandes ?

Cependant la recherche des facteurs phénoménaux analogues à ceux des lois comtiennes les en rapproche mieux encore. Car dans toutes les théories que nous allons examiner maintenant, ces facteurs sont surtout recherchés, soit parmi les faits sociaux antérieurs considérés comme les causes des faits postérieurs, soit parmi d'autres faits contemporains. Mais il faut dire aussi parfois soit parmi les mobiles des actes ou les états de la conscience des peuples ou encore les données d'une psychologie sociale.

Car ce n'est point tant une différence d'espèce mais plutôt une différence de quantité, qui distingue ces écoles de celles que nous avons envisagées en dernier lieu, je veux dire l'école de psychologie sociale.

Tandis que celle-ci prend pour objet d'étude exclusif, les phénomènes psychiques, ces écoles les admettent, avec d'autres phénomènes il est vrai, dans le champ de l'observation, mais enfin les y admettent, en leur donnant une portée plus ou moins considérable

Et si nous les comprenons toutes sous la domination d'écoles objectives, spécifiques et mécanistes il nous faut faire observer préalablement que cette appellation est toute relative et qu'elles n'y ont droit que par comparaison avec les doctrines exclusivement psychologiques.

Nous nous en tenons à l'examen de ces trois écoles, parce que nous cherchons à séparer les principales tendances méthodologiques sans aucunement préjuger de l'importance des écoles en dehors de notre point de vue ; et parmi ces tendances, celles chez lesquelles la conception de la loi nous offre un sujet de réflexions bien distinct. Enfin nous terminerons leur examen par l'étude un peu plus longue des théories de M. Durkheim, le type le plus achevé des doctrines mécaniste, spécifique et objective, systématisation et rajeunissement des idées de Comte sur les différents points de notre sujet.

ÉCOLE BIOLOGIQUE

C'est dans les théories de M. Worms prises comme types que nous allons chercher la définition du concept de la loi de cette école.

Avec M. Worms nous voici dans un ordre d'idée tout à fait différent. Les phénomènes sociaux ont des causes que l'observation peut nous faire connaître, et de ces causes la science peut induire des rapports généraux (1). Car les phénomènes sociaux présentent une double régularité dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace puisque nous pouvons constater qu'il y a des professions par exemple qui s'exercent dans tous les pays au même instant, et dans le temps puisque ces mêmes faits se sont produits identiques il y a vingt siècles chez les aïeux dont nous avons hérité. Il y a donc « des ensembles typiques de phénomènes sociaux invariables, soit dans une même société à travers la durée, soit à un même moment dans un vaste groupe de sociétés (2).

Grâce à cette double répétition on pourra déterminer des types et par conséquent des lois sociales. C'est nettement définis les deux modes primitifs de la coexistence et de la continuité, ou dynamique sociale.

Mais nous allons constater les divergences sensibles en abordant l'examen des champs de l'observation. Ces phénomènes sociaux ne se produisent point en effet pour M. Worms, de la même façon que les phénomènes inorganiques, il ne faut point les étudier

1. *Philosophie des sciences sociales*. T. II *De l'Induction*.

2. *Philosophie des sciences sociales*, T. I, p. 99.

comme des rapports abstraits (1) ainsi que le fait la chimie et la physique par exemple. Mais il faut considérer les sociétés comme des êtres concrets et rechercher 'derrière les phénomènes « les êtres que ceux-ci manifestent et de l'activité desquelles ils dérivent. »

La société « désigne une réalité concrète, un être plus ou moins analogue, aux individus, plus ou moins différent, mais ayant comme eux une structure, une vie, une évolution, et des lois qui lui sont propres. » Ce sont les actions et réactions qui s'exercent en eux parmi les organismes individuels, et entre eux *super-organismes* sociaux, qui constituent le champ d'études des sciences sociales.

C'est là ce qui forme le trait caractéristique de cette école à qui l'on a donné le nom de biologique depuis Spencer, à cause de cette assimilation réelle de la société à un corps doué d'une vie véritable.

Ceci nous paraît être une conception qui entre dans le cadre de l'objectivité et du mécanisme. Mais cependant M. Worms ne repousse pas les facteurs psychologiques. « La psychologie a son mot à dire dans l'explication de tous les phénomènes sociaux. » Il

1. *Philosophie des sciences sociales*. T. I. p. 14.

Note. — Pour M. WORMS, consulter surtout : *Philosophie des sciences sociales*, T. I, *objet* (1903), en particulier, t. II, *Méthode*, et ; *Organisme et société* (1896).

ajoute, « et tous doivent être intelligibles puisque tous procèdent de l'intelligence. » Certes, tous les phénomènes procèdent de l'intelligence, c'est d'ailleurs sur les données de cette intelligence, puisque les faits extérieurs nous sont fournis par elle seule, considérées comme la réalité relative, mais suffisante, que toutes les sciences sont construites et ceci ne justifie en rien l'intervention de la psychologie dans les sciences sociales. Mais malgré cela, l'école biologique reste très proche du positivisme, qui lui aussi fait, nous l'avons vu, amende honorable à la psychologie, et nous considérons comme d'autant plus rapprochées ces deux théories que dans toute l'œuvre de Spencer, le créateur du Biologisme, on peut relever une série de notions visiblement inspirées de Comte.

LES THÉORIES MONOGRAPHIQUES

Toute autre est l'influence que Comte a pu exercer sur Le Play et ses doctrines (1). Elle n'est certainement pas aussi directe, on ne peut pas la suivre aussi

1. LE PLAY : *Les ouvriers européens* (1855) ; *Les ouvriers des deux mondes* (1858) ; *La réforme sociale en France déduite de l'observation comparée des peuples européens* (1864), et surtout : *L'organisation du travail* (1870). IV^e résumé de ses théories.

clairement. C'est plutôt le mouvement d'idées positif qui les a inspirées. Il y a de Comte dans les études monographiques cette idée qu'on peut lui attribuer parce qu'il l'a mise en particulière lumière, que seule l'observation des phénomènes sociaux importe. Au contraire du mépris du fait, nous sommes ici dans l'apologie du fait. Il faut placer le milieu physique au premier rang des préoccupations de l'économiste. L'homme doit obéir aux conditions de vie qui lui sont faites, par ce milieu, s'y adapter, et ce n'est que par la civilisation, la science, qu'il peut à son tour prendre un certain empire sur ce milieu. Il faut étudier l'homme lui-même, avec la localité qu'il habite, ses aptitudes, son genre d'activité, et son avenir économique par conséquent : Il faut examiner la vie sociale dans son élément le plus simple ; cet élément, sorte de cellule sociale, c'est la famille, c'est de la famille que l'on doit partir pour l'étude de la société, qui doit être l'objet de recherches minutieuses, parmi toutes les races et nations de la terre.

Mais le caractère positif des doctrines de Le Play est mis encore en particulière lumière par l'usage qu'il fait de la méthode d'observation des faits sociaux. C'est en somme une observation pure qu'une monographie puisqu'elle consiste à analyser aussi objectivement que possible les diverses circonstances de la vie d'une famille, ou d'un groupe de famille, sans rien laisser dans l'ombre, même les plus petits faits,

pourvu qu'ils s'y rapportent. Le Play appelle du nom très particulier d'enquête cette observation qui consiste à examiner en se mêlant à ses membres le processus intime du labeur d'un groupe humain.

Ceci constitue en somme la première opération nécessaire avant l'énoncé de la loi. Mais il ne passe pas à cette énonciation. Il ne généralise que pour construire un art social, art qu'il avait formé sans nul doute avant même de formuler ses observations basé sur la restauration morale de l'autorité du père dans la famille, il ne généralise point pour construire des lois.

Ses théories paraissent donc peut-être peu à leur place dans une étude consacrée à la notion de loi. Mais que l'on veuille bien considérer que plus importantes encore que la loi sont les recherches qui l'ont précédée ; elle n'est qu'une conclusion, que l'observation prédéterminée. Et les recherches faites par Le Play au moyen de ses originales méthodes, pourraient amener l'énoncé d'hypothèses scientifiques pleines d'intérêt, et tout au moins offrent pour y parvenir de nouveaux moyens d'investigations sociales : enquêtes et monographies.

La notion même de loi, ainsi que nous le disions dans notre introduction, ne nous paraît pas pouvoir être arbitrairement détachée de la méthode auquel elle appartient, en particulier des moyens de recherche, et de son domaine. Les faits à observer, le

moyen de le faire, et les hypothèses qu'ils suscitent, tout cela ne fait qu'un seul bloc. — C'est pourquoi dans cette étude consacrée à la notion de la loi, nous avons fait et nous ferons encore dans notre conclusion, entrer ces deux autres études, parfois même l'opinion exprimée ne pourrait s'éclaircir qu'à ce prix.

Remarquons avant de poursuivre notre exposé, que les théories de Le Play, sont elles aussi psychologiques, puisque parmi les faits à observer, se placent au premier rang, le phénomène race, et le phénomène aptitudes économiques, c'est-à-dire la constitution mentale et psychique des individus composant le groupe social.

Donc on peut distinguer deux points dans son œuvre. D'une part il applique une méthode très particulière, la monographie, d'autre part il n'hésite pas à généraliser et à formuler des règles d'art social. On ne peut donc pas dire que son œuvre soit purement descriptive, il y a un but préconçu à l'origine même de ses recherches, la restauration de la famille antique — Chez les continuateurs, cet aspect pratique prend une plus grande importance encore, et c'est pourquoi malgré leur nombre et leur autorité, nous avons donné un aperçu de la méthode chez son créateur, au lieu de l'envisager comme nous l'avons fait pour les autres doctrines, chez un de ses représentants actuels.

La principale des objections adressée à la monographie est que cette méthode est incapable par elle-

même de nous faire découvrir des lois. C'est là une observation parfaitement justifiée, d'autant que Le Play ne s'est pas assigné comme but cette découverte, il s'en tient d'ailleurs à un point beaucoup trop particulier pour le faire.

Mais la très grave critique que l'on a fait à la monographie, critique que nous rapportons bien qu'elle sorte un peu des cadres de notre sujet, est que les résultats des recherches considérables qu'elle nous présente sont très difficiles à utiliser. Cette multitude de détails infimes qui ne sont reliés entre eux par aucune synthèse, ne laisse pas à celui qui cherche à en tirer parti une notion claire, mais rien qu'une sensation confuse, un fourmillement de petits faits sans importance.

Il est vrai que Le Play et son école s'en tiennent à un point très restreint, la description de la famille, de la cellule sociale. Mais on peut concevoir une méthode descriptive qui pourrait n'en venir aux petits faits qu'après des sujets plus vastes, et par conséquent offrant un objet d'étude moins infini, plus saisissable. Il n'est point nécessaire pour faire œuvre purement descriptive, d'aborder un sujet par son plus petit aspect visible, mais on doit pouvoir s'arrêter d'abord à l'aspect le plus vaste, quitte à en venir aux plus infimes par la suite.

Nous essaierons dans notre conclusion de revenir sur ce sujet.

Mais surtout il ne nous paraît pas qu'on puisse aborder les œuvres de Le Play, comme un ouvrage de littérature scientifique ordinaire.

C'est plutôt un répertoire d'observations ; une série de notations expérimentales, comme le serait par exemple un recueil de réactions chimiques notées simplement, sans qu'on ait cherché à en tirer une généralisation. C'est ainsi qu'il faut les concevoir et tel est, je crois, l'aspect que, dans sa pensée, Le Play avait voulu leur donner. Leur utilité apparaîtra plus tard, quand on aura besoin d'observations sociales nombreuses pour vérifier les hypothèses antérieures à l'énoncé des lois.

LES THÉORIES RÉALISTES

Placées à côté du mouvement positif dans l'histoire des doctrines sociales, les théories réalistes allemandes du commencement du xix^e siècle ont occupé une longue période de cette histoire et occupent encore une place considérable dans le pays où elles prirent naissance. On ne peut plus dire la première, car la tendance actuelle des sciences sociales en Allemagne, si l'on considère du moins le nombre des représentants actuels, est assez nettement psychologique.

On distingue parmi ces théories réalistes deux écoles différentes : l'école historique et l'école d'éco-

nomie nationale. Celle-ci est d'abord antérieure à l'école historique proprement dite, l'œuvre maîtresse de List, son fondateur (*Das national system*) parut quelques années avant les *Principes* de Roschër et de plus List avait rapporté le germe de ses doctrines des États-Unis d'Amérique, dont l'autre fondateur de l'économie nationale, Carrey, est d'ailleurs un citoyen.

Puis tandis que Roschër reste en somme un individualiste dans ses conclusions, List innove profondément. C'est lui qui fait naître cette idée, dont toute l'école historique reste imprégnée, que les États forment des individualités économiques harmonieusement constituées, et dans lesquelles les individus sont étroitement solidaires les uns des autres.

Malgré ces différences considérables, la méthode employée par ces deux écoles est à peu de chose près identique, si l'on veut bien ne point tenir compte des modifications apportées aux doctrines traditionnelles par la nouvelle école historique et son leader M. Schmöller. C'est pour cette raison que nous allons tenter d'étudier la notion de la loi, objet de notre essai chez le représentant français actuel de l'école d'économie nationale M. Cauwès.

Comme chez Carey l'influence du positivisme chez M. Cauwès a modifié les doctrines de l'école allemande. Il n'admet pas que la recherche scientifique soit seulement une recherche historique. Certes il

en reconnaît l'extrême importance et ne la subordonne pas à la statistique mais il repousse son exclusivisme. Ainsi il dénonce les graves inconvénients des formules générales de l'évolution ; de ces conceptions systématiques de l'histoire des sociétés telles que celles de Hildebrand, de Buchër, de Spencer, de List même, inconvénients dont le moindre est de faire tomber la science dans la métaphysique et l'*apriori*. Et ceci donne à l'école réaliste française une physionomie distincte de l'école allemande.

La notion de la loi admise par M. Cauwès est franchement positive : Relation de causes à effet entre phénomènes ; relativité et perpétuel état de transformation. La loi doit être obtenue, si elle peut l'être, après une observation scientifique, guidée par une hypothèse, et faisant constater toute une série de rapports d'analogie, de coexistences, ou de succession entre les phénomènes envisagés. La méthode réaliste permet de formuler des lois empiriques qui auront un certain degré de certitude à mesure que l'observation aura comporté le rapprochement d'un plus grand nombre de faits. Et de ces lois empiriques on pourra même parvenir à déterminer, dans une certaine mesure, des lois causales.

Quelle va être alors la nature des faits soumis à cette observation ? L'observation doit porter sur le monde physique ; la géographie, la géologie, les autres sciences naturelles seront les auxiliaires de

la sociologie, puis sur le milieu social, et alors la morphologie des sociétés, l'étude de la législation et des institutions viendront aider l'observation, avec la monographie et surtout la statistique.

Enfin l'observation doit porter sur les milieux sociaux antérieurs, c'est la recherche historique qui nous montre l'évolution des institutions à la suite des causes qui ont agi sur elles. Mais il ne faut pas demander davantage à cette observation et par exemple, ici M. Cauwès se sépare de List et de Comte, une vue générale systématique de l'évolution des sociétés humaines.

Mais cela n'est pas tout, l'observation pourra s'exercer aussi sur les faits psychologiques ; il y a en effet pour M. Cauwès, et il est en cela d'accord avec les théories que nous avons examinées antérieurement, une psychologie collective qui est à fonder, étude des mobiles humains manifestés extérieurement, par un groupe, mais non par l'individu, et ce sera ce genre d'observation qui sera de beaucoup le plus fructueux.

C'est là une adhésion formelle aux doctrines de la Wolkerpsychologie, adhésion qui ne peut nous faire oublier que l'étude du milieu physique et celle du milieu social par des méthodes mécanistes telles que la statistique, est admise concurremment avec celle des faits psychiques, dans ses doctrines.

Il nous faut aussi nous arrêter un instant sur la question des moyens d'investigation. Pour M. Cauwès

en effet en dehors de l'observation et de la méthode comparative, il y a possibilité d'une véritable expérimentation dans les sciences sociales (1).

L'expérience est de nos jours une des formes les plus importantes de l'observation sociale. Il y a des expériences véritables, celles d'un industriel par exemple qui cherche à se rendre compte de la diminution ou de la non diminution du rendement consécutive à une diminution du temps de travail dans son usine, ou surtout encore celles des législateurs qui émettent des lois nouvelles, après en avoir fait des expériences partielles ou en avoir constaté les résultats à l'étranger. Or en quoi se résolvent ces faits : ce sont des lois empiriques déterminées, c'est-à-dire des analyses, qui ont amené dans ces différents cas l'industriel comme le législateur à appliquer les règles pratiques qu'elles commandent et à chercher à savoir par conséquent si les résultats de ces applications vont être d'accord avec les prévisions de ces lois, ce qui consiste donc en une tentative de reconstitution, c'est-à-dire en une synthèse des éléments dissociés dans les lois empiriques, et c'est là une expérience scientifique bien caractérisée.

D'après cette rapide esquisse nous pouvons cons-

1. Sur M. CAUVÈS voir : *Cours d'économie politique*. (dernière édition, 93), surtout tome IV appendice, en général son Cours à la faculté de droit de Paris, — et *Revue d'économie politique*.

tater que les théories de M. Cauwès constituent une heureuse synthèse des doctrines envisagées précédemment.

Nous allons passer maintenant à l'examen des idées émises sur ce sujet par M. Durkheim, et nous allons pour cela user surtout de son livre, les *Règles de la méthode sociologique*, exposé systématique de ces idées.

3) THÉORIES DE M. DURKHEIM

Rajeunissement des doctrines comtiennes ne serait pas le mot exact qui conviendrait à celles de M. Durkheim, mais nous ne pouvons nous empêcher de les considérer comme reliées par une sorte de parenté, on y sent le même esprit, une même pensée les anime : Constituer une science sociale semblable aux autres sciences de la nature, et comme elles objective et mécaniste. Ce n'est pas seulement dans la pensée directrice de leurs œuvres qu'on aperçoit cette similitude, mais encore dans les détails de la méthode, et dans la conception de l'idée d'une loi issue du principe de causalité, et obtenue par une observation scientifique.

Nous allons le mieux voir par un examen assez détaillé. Mais il n'est pas douteux toutefois qu'il cherche et parvienne à placer les conditions d'application de ses méthodes, bien plus en dehors de tout concept psychologique que Comte ne le fait. Et c'est là le grand reproche qu'il adresse à ce dernier,

de n'avoir pu se débarrasser de toute empreinte de cette nature ; il donne même le positivisme, ce dont l'exagération est manifeste, comme type de méthode psychologique. En comparant leurs conceptions, au contraire, aux théories de ce type on ne peut les considérer toutes deux comme appartenant à une seule et même tendance opposée à l'explication psychique des phénomènes sociaux.

C'est à ce titre que nous étudions dans notre essai consacré à Comte, cette conception revue, critiquée et systématisée, des idées du grand philosophe.

Nous verrons d'ailleurs si elles évitent toute explication d'ordre psychique, et si M. Durkheim qui fait ce reproche à Comte, a vraiment construit une méthode scientifique, qui n'en contienne aucune.

a) *Qu'est-ce que le fait social.*

M. Durkheim détermine d'abord soigneusement ce que l'on entend par faits sociaux (1). Ce sont des manières d'agir, de penser et de sentir, qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel elles s'imposent à l'homme. Elles présentent cette remarquable propriété, qu'elles existent en dehors des consciences individuelles. Ceci les distingue caractéristiquement des phénomènes psychologiques, qui n'ont d'existence au contraire que dans celles-ci, et

1. Voir *Règles de la méthode sociologique*.

les distingue aussi des phénomènes qui se retrouvent dans toutes les consciences particulières et qui ne sont que l'incarnation individuelle de ces manières d'agir, de penser et de sentir, toujours coercitives. Ainsi un phénomène évidemment social, comme une règle de droit, une loi, peut, après sa fixation par écrit, ne correspondre que d'une façon lointaine avec l'état des consciences, et il serait dangereux de confondre par conséquent le phénomène social et son incarnation.

Pour M. Durkheim, le caractère coercitif des faits sociaux est un caractère essentiel, mais le fait qu'il a une existence indépendante de ses manifestations individuelles, n'en a pas moins une extrême importance.

Il cherche ainsi à déterminer une notion des phénomènes sociaux en dehors de toute donnée psychologique. Comme Comte, il veut bâtir sa sociologie en dehors de ce domaine, mais comme lui il ne nous paraît pas devoir échapper à cette observation. Si ces manières d'agir, de penser et de sentir, existent en dehors des consciences individuelles, elles sont cependant, elles doivent avoir une certaine existence, et on les rencontre sinon dans un autre genre de conscience, cette conscience sociale faite de toutes, et en même temps de pas, une conscience individuelle et dont les commandements s'expriment par tout l'arsenal des lois, des mœurs, des préjugés et des pré-

ceptes moraux, et s'imposent par toutes les forces matérielles et morales de la société.

b) *De l'observation des faits sociaux.*

Après avoir défini les faits sociaux, M. Durkheim détermine les règles relatives à leur observation. Le principe essentiel qui nous doit guider, est de les considérer comme des choses, comme des data offerts à l'observation, extérieurement à nous. Le fait social ainsi envisagé s'oppose aux notions antérieures, aux concepts que les hommes se sont faits, et sur lesquels on a construit les sciences sociales, concepts formés avant toute observation scientifique. Ce sont, en somme, ces prénotions métaphysiques que Comte nous montre partout dans les sciences sociales et dont il essaie en vain de les dégager. Il faut, pour M. Durkheim, écarter résolument toutes ces prénotions sur lesquelles on a pris l'habitude de raisonner, et à travers lesquelles on ne voit plus les faits tels qu'ils sont. C'est là la première règle énoncée, celle à laquelle il nous semble attacher la plus grande importance, et c'est celle qui nous paraît, en fait, offrir le plus de difficultés à ses observateurs. Elle entraîne la nécessité d'une abnégation complète, d'un abandon de toutes les idées, que l'éducation et le fait qu'on vit dans une société politique, ont mises en

nous. C'est là un des obstacles principaux sans aucun doute de la constitution de sciences sociales, débarrassées complètement de toute idée d'application immédiate, de toute trace d'art social ; c'est « la table rase » de Descartes, dans ce qui nous tient parfois le plus à cœur. sentiments religieux, opinions politiques, intérêts économiques, et en un mot tout ce qui fait la raison d'une vie sociale. M. Durkheim cite de nombreux exemples de ces prénotions. Ainsi on a l'habitude de définir l'économie politique : la science qui a pour objet les faits qui se produisent en vue de l'acquisition des richesses ; et quelle investigation scientifique a-t-elle jamais montrée qu'il y eut de ces faits, et que leur but soit bien tel ?

La seconde règle consiste, après avoir écarté les prénotions, à les remplacer par une définition de l'objet sur lequel va porter son étude ; cette définition, doit se servir seulement des caractères extérieurs, il faut insister sur ce mot, qui sont communs à tous les phénomènes du groupe que l'on veut définir. Et il faut, en outre, comprendre dans les mêmes recherches tous ceux qui répondent à cette définition ; de cette façon les faits sont classés, non pas en fonction d'une idée de l'esprit, mais en fonction de leur nature même, ce qui pourra permettre par conséquent à tout observateur de refaire la même expérience, et de retrouver tous les faits définis, sans y comprendre les faits non définis. Il nous faut remar-

quer ici que ce caractère commun extérieur risquera d'être trop vague et qu'on pourra ainsi faire entrer dans une même définition des faits d'ordre évidemment différent « Nous constatons l'existence d'un certain nombre d'actes qui présentent tous ces caractères extérieurs, qu'une fois accomplis, ils déterminent de la part de la société cette réaction particulière qu'on nomme peine » : Ces actes, nous dit M. Durkheim, formeront le champ d'études de la criminologie. Mais on pourra comprendre ainsi dans la criminologie les fraudes fiscales, qui ne sont pas des délits, bien que sanctionnées par des amendes qui sont des peines en somme.

La troisième règle relative à l'observation des faits sociaux est que les caractères extérieurs dont le savant doit se servir pour englober tous les faits sociaux qui rentrent dans son étude, soient aussi objectifs que possible. Il est donc nécessaire pour l'observateur qu'il existe un point de repère constant et identique, qui lui permettra de les isoler de leurs manifestations individuelles, subjectives et variables.

La difficulté est encore ici bien grande, nous semble-t-il, car où trouver ce point de repère constant et identique ? Comment le détermine d'abord, M. Durkheim, dans son ouvrage ? « La division du travail social. » Il se sert des règles juridiques qui réglementent la solidarité ; et c'est un moyen qu'il recom-

mande dans ses règles de la méthode : car les règles juridiques offrent un caractère objectif évident et sont par essence dégagées de toute forme individuelle. Mais n'est-ce pas une erreur de penser que les règles de droit sont les images de l'état social existant, et peuvent servir à en déterminer les aspects ? Les règles juridiques sont des produits de la conscience social ; or, celle-ci se transforme sans cesse puisqu'elle est de la vie ; la règle juridique ne peut la suivre dans cette voie, elle est chose morte ; car difficile à remanier généralement elle demeure, ne correspondant plus que de très loin à l'état social réel.

On ne peut en avoir une meilleure preuve, que dans le fait qu'il existe une jurisprudence, et qu'est-ce que la jurisprudence pour sa plus grande part du moins sinon une lutte de la conscience sociale actuelle, avec la conscience sociale antérieure créatrice de la loi. User des règles juridiques comme critère externe d'une définition, du moins dans une étude statique, peut donner des résultats fort sujets à caution. Il n'est pas douteux que les points de repaire constants permettant d'isoler les caractères objectifs des phénomènes à étudier, sont fort difficiles à découvrir.

c) De la méthode d'observation elle-même.

En ce qui concerne la méthode d'observation elle-même, des trois admises par Comte : expérimentation

proprement dite, méthode historique, M. Durkheim n'en admet qu'une(1). La méthode comparative est la seule qui convienne à la sociologie, puisqu'en effet les phénomènes sociaux échappent presque totalement à l'action de l'observateur, même en lui supposant une puissance indéfinie, et que, d'autre part, il refuse d'user de la méthode historique. Car l'application de la notion de causalité lui semble absolument impossible entre phénomènes qui se succèdent dans le temps, quand il n'apparaît entre eux, d'autres liens que des relations chronologiques, c'est du fait de cette succession que souvent des philosophes ont établi des lois causales entre des faits que rien autre chose ne pouvait rapprocher. C'est là, dépouiller de toute utilité la méthode historique. Mais l'expérimentation indirecte est possible dans les sciences sociales, en repoussant l'axiome de la pluralité des causes de Mill, et admettant le principe : à un même effet correspond toujours une même cause. Considérer, en effet, qu'il y a plusieurs causes possibles d'un même phénomène, c'est se condamner à renoncer aux lois positives. Ce principe de causalité est un postulat empirique

1. Sur toute cette exposition des théories de M. DURKHEIM voir : *Les règles de la méthode sociologique*. (2^e éd., 1901) résumé systématique de la méthode appliquée in : *De la division du travail social* (2^e éd., 1901) : Le suicide (*Étude sociologique*), 1897. — Consulter aussi *L'année sociologique*.

il est vrai, mais nous pouvons l'induire du fait qu'il est vérifié dans les autres règnes de la nature.

L'opérateur doit, parmi les moyens divers qu'on propose, user presque exclusivement de la méthode des variations concomitantes, il est vrai que la concomitance peut être due à ce que deux phénomènes sont les effets d'une même cause et il faut alors interpréter. Mais les autres méthodes seraient inapplicables, du moins dans l'état actuel des sciences sociales, à cause du trop grand nombre d'observations et de lois précédemment découvertes qu'elles présupposent.

Pour appliquer ces différents moyens il faut un champ d'observation qui soit le plus étendu possible : « On ne peut, dit-il, expliquer un fait social de quelque complexité qu'à condition d'en suivre le développement intégral à travers toutes les espèces sociales. » Ainsi les concomitances porteront sur toutes les sociétés, entre lesquelles il y aura comparaison possible, car il faut remarquer que la comparaison ne peut être faite entre espèces sociales, qu'à condition de la faire à la même période de développement.

b) *De la notion de loi et de sa détermination.*

Après avoir défini les règles relatives à l'observation des phénomènes sociaux M. Durkheim passe à

celles qui doivent amener l'énonciation même des lois formulées.

Cette loi il la conçoit ainsi : « Elle consiste exclusivement à établir des rapports de causalité, qu'il s'agisse de rattacher un phénomène à une cause, ou nécessairement une cause à un effet utile, » c'est en somme la même définition que celle de Comte, c'est la même conception, mais hardie et nouvelle chez celui-ci, elle n'est plus pour l'héritier de ses pensées que l'enregistrement d'une notion admise et bien établie.

Que les faits de la vie sociale soit soumis à un déterminisme tel qu'on puisse découvrir des rapports de causalité entre eux, et que l'on s'abstienne de toutes autres recherches, cela fut vraiment, nous l'avons vu, une conception bien nouvelle et hardie. Mais comment M. Durkheim entend-il qu'on arrive à découvrir ses causes et ses effets ? Il en indique les deux règles essentielles.

La première s'énonce ainsi : « Quand on entreprend d'expliquer un phénomène social, il faut rechercher séparément la cause efficiente qui le produit et la fonction qu'il remplit », c'est-à-dire qu'il faut éviter ces tentatives vaines d'expliquer le fait social par les effets qu'il produit.

Le meilleur moyen d'y parvenir pour Durkheim consiste à découvrir la cause dans une étude absolument distincte, puis d'achever l'explication par l'étude

séparée de la fonction, de façon à éviter toute espèce de confusion.

Il faut se garder ensuite de rechercher cette cause efficiente dans un état de la conscience individuelle; mais seulement parmi les faits sociaux antécédents, c'est là, le moyen systématisé, d'éviter à peu près complètement le facteur psychologique. Ainsi les faits sociaux ne pourront être expliqués que par les faits sociaux.

Les arguments de M. Durkheim pouvant se résumer à peu près de la façon suivante :

Entre l'individu et la société, il y a un abîme infranchissable, c'est non seulement une différence d'étendue et de compréhension, mais même une différence spécifique : les faits psychiques, individuels, ne peuvent en aucune façon nous éclairer sur les états de l'être social.

Leur donner un rôle effectif c'est confondre le fait social avec sa transformation dans la conscience de l'individu, et prendre les déterminés, c'est-à-dire les faits individuels, pour les déterminants qui ne sont que les faits sociaux.

Par exemple, et contrairement à l'opinion commune, le caractère physico-psychologique des individus a un rôle presque entièrement nul sur la morphologie sociale. La race, facteur organico-psychique par excellence n'entraîne pas de différences sensibles entre les formes sociales, qui se retrouvent les

mêmes chez des peuples de races absolument différentes.

De même l'évolution sociale n'est aucunement explicable quand on s'en tient au facteur psychologique ; livrés à eux-mêmes, ils paraissent absolument incapables d'une influence sensible sur la marche d'une civilisation, et c'est, ailleurs, dans les faits sociaux qu'il faut chercher les causes qui peuvent l'avoir prédéterminé.

Nous examinerons les critiques que l'on peut faire à ce point capital de la théorie de M. Durkheim dans le chapitre qui suivra celui-ci, et dans lequel nous avons l'intention de résumer les arguments que l'on a émis contre les théories mécanistes dans les sciences sociales.

Passons à la seconde règle préalable à l'énonciation de la loi.

Elle se formule ainsi : « L'origine première de tout processus social, doit être recherchée dans la constitution du milieu social interne, il faudra ainsi chercher à découvrir les différentes propriétés de ce milieu social, qui sont susceptibles d'exercer une action sur le cours des phénomènes sociaux. »

Il indique deux de ses propriétés, la première est volume de la société ; la seconde son degré de concentration ou densité dynamique.

C'est là le facteur dominant, sinon exclusif, et si on le rejette, avoue-t-il, le sociologue est presque

dans l'impossibilité d'établir aucun rapport de causalité.

Ces propriétés du milieu nous ramènent simplement aux lois Comtiennes de coexistence, il est évident que les actions et réactions sociales sont d'autant plus abondantes que le milieu dans lequel elles auront lieu sera plus dense et plus étendu à la fois.

En dehors de cette cause statique M. Durkheim n'envisage comme possibles que les causes dynamiques ; les causes du développement historique ne se trouveraient donc que dans le passé.

Mais, à son avis, ce ne sont point des causes ce sont simplement des rapports chronologiques. C'est une construction purement intellectuelle que de relier deux faits successifs de l'évolution par un lien causal : « La tendance qui est sensée être la cause de ce développement n'est pas donnée, elle n'est que postulée. » On suppose que l'une prédétermine l'autre simplement. Il faut donc écarter ce que l'on appelle dynamique, et ainsi la loi des trois états, est un exemple caractéristique de ces constructions qui n'ont rien de scientifique, qui n'ont rien d'un rapport de causalité.

En un mot les causes des phénomènes sociaux sont internes à la société actuelle

e) La distinction du normal et du pathologique.

On va pouvoir alors, semble-t-il, déterminer les règles d'actions, les normes de l'art social. Comme

Comte, M. Durkheim, est d'avis qu'il est nécessaire de laisser les sciences aux études théoriques au silence du cabinet. Mais il faut bien admettre qu'elles en sortiront tôt ou tard : « sans ses conséquences morales ou utiles la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine. » D'où la nécessité de cette détermination des lois de l'art social. Mais, c'est là que nous attend la suprême difficulté, et c'est là aussi que M. Durkheim innove remarquablement pour la vaincre.

On a constaté, en effet, bien des fois, qu'au nom des mêmes constatations, en s'appuyant sur les mêmes résultats, on peut induire, ou l'on peut conclure par des règles d'art social totalement différentes. Et cela est fréquent, pour ne point dire que c'est toujours. Du nom de la science on peut proclamer, c'est un fait, les préceptes les plus dissemblables, que faire ? Vaut-on élever contre ces tentatives de réalisations pratiques des préventions qui paraîtraient absolument légitimes ?

Non certes, car ce fait n'est qu'un vice évitable, une faute dans laquelle on peut ne point tomber. Il faut pour cela distinguer au préalable, ce qui est habituel de ce qui ne l'est pas, ce qui doit être en général, ce qui est normal enfin, de ce qui ne doit pas être l'état habituel, de ce qui est pathologique (1).

Qu'est-ce donc que le normal ?

1. *Règles de la méthode, de la distinction du normal et du pathologique.*

« Un fait est normal, pour un type social déterminé, considéré à une phrase déterminée, de son développement, quand il se produit dans la moyenne des sociétés de cette espèce considérée à la phase correspondante de leur évolution : »

Par conséquent est pathologique tout fait qui se produit dans un seul type social, de l'espèce envisagée, ou encore dans le plus petit nombre des sujets de cette espèce, dans la minorité, en dehors de la moyenne. C'est donc là le seul critère objectif que nous puissions avoir ; ce qui se produit dans la moyenne des sociétés.

Or, on risque ainsi de n'obtenir que des notions très vagues du normal, très générales il est vrai, mais peut-être peu pratiques. Il faut se méfier des moyennes, dit-on.

En effet, pour déterminer celle-ci, il reste à vaincre la difficulté de la classification des sociétés. Elle doit être faite : « selon le degré de composition qu'elles présentent : » en prenant pour unité, sorte de monade sociale, la société à segment unique, qui est la horde. Mais, et M. Durkheim, lui-même, le fait remarquer, le nombre de types de la même espèce sociale et entrant dans sa composition est très restreint, il est unique parfois, et la moyenne difficilement ou pas du tout déterminable. D'autre part, si on veut étendre la compréhension de la classe envisagée, en étant moins rigoureux dans la détermination

des degrés de composition, on aboutit à un contour très indécis. La méthode est alors plus facile dans son application, mais elle ne paraît ne devoir donner que des indications bien vagues, sur ce qui est la moyenne des sociétés et, par conséquent, sur ce qui est normal ou sur ce qui ne l'est point.

Tels sont en quelques mots très brefs les traits principaux des théories de M. Durkheim. Ce n'est point une systématisation des théories de Comte, mais une systématisation de toute la partie de l'œuvre comtienne qui est mécaniste et objective. M. Durkheim se défend bien souvent d'avoir avec elle quelque chose de commun. Il n'accepte que l'appellation de rationaliste, et pour ses théories celle de rationalisme scientifique : « C'est dire qu'il ne doit pas être confondu avec la métaphysique positiviste de Comte et de Spencer » (1), ajoute-t-il.

Certes, nous ne méconnaissions pas les parties métaphysiques de la sociologie comtienne, — quoique métaphysique soit un mot bien fort et imprécis, — mais encore une fois il n'y a pas, si l'on envisage la méthode et l'esprit du positivisme, une différence d'espèce, mais bien une simple différence de degré, entre celui-ci et les conceptions de M. Durkheim.

Et c'est pour cette raison que dans le chapitre qui va suivre nous allons les confondre tous deux dans la même critique générale.

1. *Introduction aux règles de la méthode sociologique.*

IV

OBSERVATIONS GÉNÉRALES ET CONCLUSION

1) OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Nous allons maintenant tenter de résumer les arguments opposés aux conceptions comtiennes, tant par ceux que nous avons rattachés au mouvement d'idées qui procède de Comte, et en particulier par M. Durkheim, que par leurs adversaires, les psychologues.

Nous examinerons ensuite les objections faites aux théories mécanistes et objectives en général.

Il nous faut d'abord remarquer que si la nature des lois change avec les écoles, que leur degré de rigidité, c'est-à-dire le degré de certitude qu'elles permettent, peut être envisagé très différemment selon l'idée que l'on se fait du libre arbitre humain, ce qui suppose tranchée la question du déterminisme, que nous avons écarté ; du moins au point de vue que nous

avons choisi, c'est-à-dire la conception externe de la loi, telle qu'elle est définie par Comte : rattachement des circonstances de la production des phénomènes, par des relations de causes à effets, la notion de loi positive est à peu près unanimement admise. Mais la conception physiocratique, c'est-à-dire les lois considérées comme de grands principes directeurs, la notion métaphysique si l'on veut, pour employer le vocabulaire comtien, n'en conserve pas moins une place considérable. D'abord chez quelques représentants des écoles individualistes qui en ont conservé les traditions, ensuite chez beaucoup même de ceux qui, bien qu'ayant ouvertement admis la conception positive, n'en continuent pas moins à considérer certains principes parfaitement métaphysiques comme des lois scientifiquement déterminées ou encore n'hésitent point à en formuler eux-mêmes, tant il est difficile en de si délicates recherches de s'abstraire rigoureusement de toutes prénotions ou de s'abstenir de donner trop vite une formule trop générale, à des constatations insuffisamment étendues.

Mais en somme cette formule de la loi causale n'est pas directement féconde, elle est celle de toutes les sciences, il faut la préciser davantage, et c'est au moment où Comte tente de le faire que les critiques s'élèvent.

Son point de départ est formé par la logique des sciences, qu'il a créé, dont il analyse et synthétise,

la méthode. Or cette méthode ne peut être qu'imprégnée de naturalisme, étant donné le domaine où elle a pris naissance et l'ordre de recherches auxquelles elle s'applique. Dans le développement de son système il entreprend de démontrer que les faits sociaux sont susceptibles de la même étude positive que les phénomènes naturels, il leur étend la méthode que son analyse lui a fait découvrir dans les sciences physiques et naturelles, c'est-à-dire une méthode essentiellement naturaliste.

Ce procédé est contestable, il est contesté. D'autant qu'il est parti de sciences déjà toutes constituées, pour l'appliquer à des sciences inconnues, non formées.

Il le justifie en montrant qu'elle a été un admirable outil, dans un ordre de phénomènes, mais rien ne prouve qu'elle le sera dans celui que nous envisageons.

Il y a au fond de ces tentatives une idée d'assimilation des sciences sociales aux sciences naturelles, qui peut être dangereuse même si elle est utile, c'est une similitude tout externe. Si elle existe la sociologie doit avoir une méthode bien particulière. On est amené par cette assimilation à concevoir, ainsi que le font les biologistes la société comme un grand organisme: « J'ai déjà fait les plus grands efforts, dit Tarde, pour déblayer la science naissante de cette encombrante conception (1). »

1. TARDE. *Les Sciences sociales*, page 49.

Que de cette comparaison on retienne l'idée qu'il faut pour expliquer les phénomènes sociaux, les analyser et rechercher les lois de leurs éléments, c'est justice, mais ramener systématiquement la sociologie soit à la physique, soit à la biologie, c'est oublier qu'il y a un abîme entre ces sciences, que les causes sociales ne sont point dans les corps animés ou inanimés, mais bien dans l'esprit.

C'est avec les données de la psychologie que des analogies vraiment fécondes peuvent être recherchées.

En second lieu, Comte donne à la méthode historique une importance prépondérante ; c'est, dit-il, la base fondamentale des recherches sociologiques. Mais les résultats que nous offre cette méthode sont excessivement contestables, du moins en tant qu'on leur donne le nom de lois.

L'histoire nous apporte des informations parfois fort obscures, discutables toujours et il est bien difficile d'en user et d'y faire porter une observation assez précise pour parvenir à formuler des relations vraiment scientifiques.

Ensuite parmi les faits historiques on ne peut parvenir à en déterminer un seul qui se répète deux fois exactement de la même façon (1), et l'établissement des types nécessaires, pour arriver à la formule générale, reste bien difficile. Il faut que l'histoire pour

1. WAGNER. *Grandlegung*, p. 220.

donner une définition exacte de ces types fasse abstraction d'un certain nombre de qualités, d'aspects des phénomènes et ceci présuppose un choix absolument arbitraire.

Ce qui nous amène à cette autre critique que les prétendues lois historiques ne sont que de simples tendances, fort vagues parfois. Ainsi M. Durkheim (1) repousse absolument la méthode historique parce que le prétendu rapport causal qu'elle établit entre les faits successifs n'a rien de causal, mais constitue un simple rapport chronologique ; on constate que deux phénomènes se succèdent dans le temps, mais non point que le premier est cause du second.

Les lois d'évolution sont de pures descriptions, elles rassemblent dans une même formule un certain nombre de phénomènes, effets de causes tout à fait différentes.

Elles tendent toutes à ramener l'histoire à de grands principes simples selon lesquels les différents faits se seraient déroulés. Il y a de nombreux exemples de ces conceptions qui ont, outre ce que nous avons dit, le grand tort d'être elles mêmes des idées *à priori*, issues d'une observation trop générale pour être profonde et de retomber en somme dans la métaphysique (2) dont leurs auteurs voulaient débarrasser la science.

1. DURKHEIM, *Règles de la méthode*.

2. M. CAUWÈS, dans son cours.

Et ainsi la loi des trois états nous offre un exemple caractéristique de ce type de lois historiques, dégagé un peu hâtivement, sans que l'on voit très bien la suite des observations, qui amène Comte à la formuler, de sorte qu'elle paraît une hypothèse par trop superficielle qui ne tient aucun compte de bien des faits, ou même paraît contradictoire avec certaines constatations. Enfin ce n'est pas seulement à cette partie de son œuvre, que pareille critique a pu être faite, car pour M. Tarde: « la sociologie que Comte a fondée est encore une simple philosophie de l'histoire, qu'il nous offre sous ce nom, c'est le dernier mot de la philosophie de l'histoire » (1). Comte propose encore un autre moyen pour parvenir à l'énoncé des lois, c'est la statistique qui nous fait connaître il est vrai et met particulièrement en lumière la répétition et la production à intervalles fixes, d'une foule de phénomènes, mais à laquelle les adversaires reprochent, et avec juste raison, semble-t-il, de laisser de côté, les faits les plus intéressants. Il faut aussi remarquer qu'il manque aux prétendues lois déterminées par la statistique ce qui fait la loi, même c'est-à-dire la cause. Elle constate des répétitions qui sont des effets et ne fait aucunement découvrir la cause de ces effets sinon qu'indirectement et après un raisonnement déductif.

1. TARDE. *Les lois sociales*, p. 123.

Enfin à la méthode monographique, on fait le même reproche qu'à toutes les méthodes purement descriptives, d'être incapables par elles-mêmes d'arriver à dégager ces lois, si elles ne comprennent point dans l'objet de leurs descriptions la nature psychique des individus et des sociétés qu'ils forment. C'est ce que nous allons examiner par la suite.

Mais auparavant, il faut revenir sur un point déjà examiné, mais qui prend place encore ici. Beaucoup d'éminents esprits de toutes les écoles considèrent Comte comme un représentant des doctrines psychologiques, et M. Durkheim par exemple le déclare en plusieurs circonstances. Ceci nous semble être une critique, c'est-à-dire que cette classification des théories positives nous paraît injustifiée et en être par conséquent une véritable critique. Si dans son œuvre on peut déterminer en bien des points une adhésion partielle à des notions psychologiques, trois causes la différencient absolument de ces doctrines. La première est qu'elles forment dans les sciences sociales le courant d'idées contre lequel il réagit, le fondement des théories des physiocrates, des moralistes, et des économistes anglais, est en effet absolument psychologique ; c'est le principe de l'intérêt personnel, qui forme le point de départ essentiel de leurs déductions, point dont Comte fait une critique acerbe.

Le second que nous avons indiqué précédemment, se dégage de l'esprit général des théories positives ;

en les synthétisant, par les trois termes qui nous semblent les plus propres à le faire, objectivité, observation et relativisme, elles paraissent se placer bien loin de la psychologie.

Enfin nulle part, en ses recherches dans le domaine des causes possibles des phénomènes sociaux, il ne paraît indiquer d'une façon systématique l'étude des facteurs psychologiques ; il nous montre l'importance du milieu géographique, de l'hérédité historique, et dans ces lois de la succession et de la coexistence, il place les causes efficientes, dans des états sociaux antérieurs ou simultanés. « Les trois sources générales de variations sociales, dit-il, me paraissent résulter premièrement de la race, deuxièmement du climat, troisièmement de l'action politique », et il attache au facteur race une importance secondaire (1).

Mais jamais il ne nous indique les états de la conscience sociale comme des facteurs possibles, sinon accidentellement et vaguement lorsque, par exemple, il nous déclare : « qu'il conviendrait sans doute d'analyser les impulsions individuelles qui deviennent des éléments propres de cette force progressive de l'humanité... », etc...

Mais s'il n'est pas un psychologue, tout au moins dans ses expositions théoriques, la lecture de son

1. Cours, t. IV, p. 319.

œuvre révèle une foule de données purement spéculatives, et même métaphysiques.

Il déclare les faits sociaux faits de nature, et cependant les traite-t-il comme tels; comme selon l'expression de M. Durkheim : « des choses » ?

Ainsi il prend comme matière principale de la sociologie le progrès de l'humanité dans le temps. Ce qui est justement une donnée de la raison, non pas un fait dégagé après une observation scientifique; car le caractère de fait ne pourrait être donné à cette prénotion, qu'une fois la science sociale tout entière faite. C'est à ce moment seulement qu'on pourra savoir qu'est-ce que le progrès, et d'abord s'il y a un progrès de l'humanité dans le temps. D'ailleurs cette notion du progrès quelle est-elle : « C'est une force, dit-il, qui pousse directement l'homme à améliorer sans cesse, sous tous les rapports, sa condition quelconque (1). »

C'est à cela qu'en dernière analyse cette notion du progrès se ramène : une force améliorant la condition humaine. Mais qu'est-ce que ceci ? sinon la démonstration de l'utilité du progrès et pas du tout l'explication de ce qu'il est, et de la façon dont il est né (2).

Dire qu'il améliore, c'est dire ce qu'il fait, c'est l'effet d'une cause, que l'on ignore encore. L'inter-

1. Cours, t. IV, p. 262.

2. *Règles de la méthode*, p. 113.

vention humaine, qui cherche la condition de vie préférable, est elle-même un effet, c'est en vertu d'une cause efficiente qu'elle agit dans ce sens.

Cette tendance est une chose, elle ne peut se modifier par notre volonté, elle est due à quelque transformation antérieure, car on ne saurait admettre que dès l'origine l'homme portait en lui à l'état naturel, toutes prêtes à s'éveiller, toutes les tendances dont l'opportunité devait se faire sentir dans la suite de l'évolution.

Bien ; mais il est impossible de sortir de là ; M. Durkheim critique Comte, et il en arrive à peu près au même point, au postulat : on ne saurait admettre que l'homme... etc.

Et c'est ici que le psychologue attend le mécaniste. Cette cause efficiente, où la découvrir ? Nous ne voyons de réponse satisfaisante que dans la psychologie sociale. Cela ne veut pas dire dans la volonté humaine, mais cela veut dire dans la nature humaine : la psychologie, c'est-à-dire l'étude de la nature, non pas physique mais psychique des individus réunis en groupes sociaux. Car l'homme est un être doué d'une certaine force spécifique, dans son milieu, absolument comme une abeille dans sa ruche, une fourmi dans sa fourmilière.

La psychologie sociale de l'abeille ou de la fourmi nous paraît singulièrement simple, parce que leur tâche sociale à toutes deux est à peu près toujours la

même, mais elle existe là, comme chez l'être humain, et elle est ainsi, parce que telle est leur nature. Remarquons en outre que l'on peut traiter parfaitement ces causes psychologiques comme des choses, des « *res* ». La méthode objective est applicable aux états de la conscience collective. Les données de la méthode externe peuvent être considérées comme des faits aussi objectifs que possible ; et en considérant que la nature psychique de l'homme n'est pas du tout à la merci de sa volonté mais reste un objet soumis aux lois naturelles comme sa nature physique elle-même. C'est là l'objection des psychologues aux arguments des mécanistes. Il faut avouer qu'ils sont très forts sur ce point capital.

Cependant M. Durkheim leur répond : « Le groupe pense, sent, et agit tout autrement que ne le feraient ses membres, s'ils étaient isolés. Il y a un abîme entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale (1).

Soit mais il n'est pas question ici de psychologie individuelle, mais bien de psychologie sociale. Or celle-ci existe, M. Durkheim ne le nie point d'ailleurs ; et il ne nie pas non plus, car il se voit contraint d'admettre que : « les caractères généraux de la nature humaine entrent dans le travail d'élaboration d'où résulte la vie sociale (2). »

1. DURKHEIM. *Les règles de la méthode sociologique*, p. 128.

2. DURKHEIM. *Les règles de la méthode sociologique*, p. 131.

On ne peut donc faire abstraction de l'homme et de ses facultés, et si la contribution de celles-ci consiste en états très généraux, en prédispositions vagues et par suite plastiques, elle n'en existe pas moins. Il ajoute que par elles-mêmes : « elles ne sauraient produire les formes définies et complexes qui caractérisent les phénomènes sociaux, si d'autres agents n'intervenaient »... peut-être ?

Mais cela suffit aux psychologues, ces prédispositions, ce sont les états de la conscience sociale eux-mêmes, que M. Wagner range en cinq catégories, et ceux dont M. Tarde tente de déterminer les lois : Qu'elles soient vagues, qu'importe ! Il n'en est pas moins vrai que voici M. Durkheim, faisant amende honorable, après Comte, à la psychologie.

« Les faits sociaux ne s'exécutent pas d'eux-mêmes. Sans vie psychologique, pas de vie sociale (1). »

1. BOUGLÉ. *Les sciences sociales en Allemagne*, p. 151.

2) CONCLUSION

Nous pensons que le moment est venu d'émettre quelques hypothèses personnelles, c'est ce que nous proposerons comme conclusion à cette esquisse. En somme la plus grande partie des philosophes sociaux, sauf peut-être certains économistes libéraux, admettent la notion de la loi comtienne, et les divers moyens qu'il préconise pour arriver à dégager ces lois. Mais tous aussi, après lui, conçoivent que cette observation peut porter sur les données de la psychologie. Il n'y a entre les diverses doctrines, à ce sujet, qu'une différence de degré ; chez ceux que nous avons appelés des psychologues, ces données doivent, ou à peu près, former les causes efficientes uniques des phénomènes sociaux ; dans les écoles, au contraire, que nous avons appelées mécanistes et objectives, les facteurs psychiques n'interviennent qu'à côté de plusieurs autres, ou même accidentellement. Il n'est pas encore parmi les doctrines que nous avons passées en revue, une théorie qui ait pu se constituer tout entière, sans faire inter-

venir à un moment donné, toujours le même, celui où l'on tente de passer à l'énoncé des lois, le facteur psychologique.

Si en Allemagne certains parviennent, disent-ils, à s'en abstraire, ils se contentent de simples descriptions. Mais alors il ne faut point les considérer comme des lois, et tenter de bâtir, en usant de ces lois, tout un art social ; une description, si générale et systématique qu'on le suppose, reste une donnée de l'observation, et ne peut pas être traitée ainsi qu'une loi.

Ainsi faut-il conclure : sans causes psychiques pas de lois sociales possibles ?

Jusqu'à présent nous nous sommes tenu à l'examen des diverses conceptions de la loi, parmi les principales tendances françaises contemporaines. Nous n'avons pas envisagé la question de savoir si cette loi était possible, et quelles étaient les justifications de cette hypothèse qu'il y a des lois dans les sciences sociales. Nous nous sommes donné cela pour acquit, nous nous le donnons encore, car il nous est impossible de tenter cette discussion.

Mais ce que nous pensons pouvoir conclure provisoirement c'est : pas de causes psychiques possibles, et par conséquent pas de lois sociales ?

La première partie de cette conclusion repose, sur ce fait : que l'étude vraiment scientifique de la psychologie des peuples n'est pas encore assez avancée,

pour que l'on puisse user de ces conclusions pour construire une théorie sociologique. C'est là un fait admis par les maîtres de cette science eux-mêmes.

La seconde partie repose sur ce que nous venons de constater, il n'est pas de savant, et nul ne le peut, qui n'admettent pour causes des lois, des facteurs psychologiques aussitôt qu'ils généralisent. Or repoussant cette catégorie de recherches, nous sommes forcés de conclure en niant qu'il y eut des lois, et même notre logique nous pousse à déclarer qu'il ne peut y avoir aucune hypothèse, aucune généralisation possible, du moins à l'heure actuelle, dans les domaines des sciences sociales.

Toute généralisation nous paraît en effet dangereuse, parce qu'elle doit nous ramener à la psychologie, et étant donné l'état de celle-ci, à la métaphysique. Nous sommes guidé en tout cela par la crainte de cette métaphysique, qui s'est glissée jusqu'ici dans toutes les théories sociologiques. Étant donné l'extrême difficulté de ces recherches, la foule de prénotions qui nous encombre, cette manie funeste de conclure toujours trop vite, trop hâtivement, sans tenir compte de ce fait, que les recherches commencent à peine, étant donné tous les sentiments qui entrent en jeu dans l'étude des choses qui nous tiennent parfois de fort près, il faut, croyons-nous fermement, s'abstenir de toute généralisation, de toute hypothèse, de toute idée systématique. Nous

craignons la spéculation pure, la métaphysique, c'est la nôtre : *Timeo danaos*.

L'on s'y fourvoie presque certainement, aussitôt que satisfait d'une observation toujours insuffisamment prolongée, on tente de formuler quelques hypothèses, même très timides. Et au rebours de ce qui se passe dans les sciences physiques par exemple, tout semble clair, transparent, dans les sciences sociales, c'est, dirait-on, un mirage continuels où combien se sont laissés prendre ; toute recherche donne un résultat presque immédiatement, et qui paraît certainement acquis.

Il faut entrer dans ce monde sociologique avec les précautions d'un voyageur dans les ténèbres d'une forêt vierge, et, comme le dit M. Durkheim dans sa préface aux règles de la Méthode, il est nécessaire que le sociologue : « en pénétrant dans le monde social, ait conscience qu'il pénètre dans l'inconnu : il faut qu'il se sente en présence de faits dont les lois sont aussi insoupçonnées que pouvaient l'être celles de la vie, quand la biologie n'était pas constituée, il faut qu'il se tienne prêt à faire des découvertes, qui le surprendront et le déconcertent. »

Il convient de faire remarquer en outre qu'il est tout aussi dangereux de généraliser avant, qu'après l'expérimentation.

Cependant « aucune véritable observation, nous dit Comte, n'est possible qu'autant qu'elle est pri-

mitivement désignée, et finalement interprétée par une théorie quelconque (1). » C'est l'absence de toute théorie positive qui rend les observations sociales si vagues et si incohérentes. Eh bien ! les mêmes raisons, cette même crainte de la spéculation pure, nous fait penser, qu'il faut s'abstenir de l'hypothèse antérieure, de l'hypothèse guide. Il est nécessaire de se mettre en garde contre ces beaux mirages de la raison en ces matières, il semble que les phénomènes obéissant à l'évidence logique, viennent se ranger docilement à l'appel de l'observateur, pour venir confirmer ses hypothèses. En ce domaine où tout est relatif, même les résultats d'une recherche profonde, il est nécessaire d'étendre une défiance absolue à toute chose, et surtout aux données de l'esprit, et à ces théories antérieures à l'expérience, formes traîtresses des prénotions, soigneusement écartées tout d'abord.

A notre humble avis, et pour l'instant, il serait nécessaire de décrire, c'est tout ce que nous pouvons nous permettre.

Nous entendons bien parlà n'exprimer qu'une hypothèse tout à fait relative, elle ne peut être qu'autant que l'on considère les sciences au point de développement où elles nous paraissent arriver en ce moment. Nous sommes bien loin de penser qu'il n'existe point de lois des phénomènes sociaux, et qu'on ne peut en

1. COMTE, Cours, tome IV, page 334.

dégager tout un art social ; mais pour l'instant il nous semble qu'il faut s'abstenir de formuler une généralisation quelconque et par conséquent une règle pratique. Il vaut mieux s'abstenir que de tenter, au nom de la science, d'aboutir à un échec dangereux et pour ses conséquences et pour la réputation de cette science elle-même.

Il n'est pas encore temps pour la sociologie, si elle existe, de sortir du cabinet du chercheur. Il n'est pas encore temps pour celui-ci de formuler quelques généralités. Telle est notre opinion.

Mais s'en tenir à une simple description, est-ce possible ? Cela offre-t-il un intérêt quelconque ?

A ces deux questions nous n'hésitons pas à répondre par l'affirmative. Les études purement descriptives sont possibles ; sans être guidé par aucune hypothèse, aucune prénotion, l'observateur accumulera une foule de matériaux. Prenant pour sujet d'études une société quelconque, il commencera par exemple, et sans que cela ne préjuge en rien, à décrire son milieu géographique et géologique, l'habitation, la race, ses arts, ses monuments, sa littérature, ses institutions politiques, juridiques, etc.

Il devra les présenter en se pénétrant bien de cette idée que l'exactitude seule importe, qu'il doit faire soigneusement abstraction des conclusions prématurées que son étude lui suscite et considérer par exemple comme une lourde erreur le fait de présen-

ter à une place prépondérante tel aspect qui lui paraîtrait le mériter. Il pourra commencer ainsi par celui de ces aspects qui aura le premier appelé son attention en se gardant bien de lui attacher les autres par un lien quelconque, mais en les plaçant selon l'ordre de leur apparition à son esprit. Ce qui aura le grand avantage de replacer devant les yeux de celui qui se servira par la suite de ces matériaux, l'apparence même des choses, aussi objectivement que possible.

Et d'autre part les monographies de Le Play et de beaucoup de ces continuateurs, les considérables monuments de l'école historique allemande contemporaine, montrent tout ce qu'on peut attendre d'une méthode descriptive ; qu'elle le soit purement peut paraître une exagération, mais c'est à notre avis la seule manière qu'on puisse concevoir de ne point tomber dans la spéculation pure, en l'état actuel des sciences sociales.

Vu : le Président de la thèse

CAUWÈS

Vu : le Doyen :

LYON-CAEN

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

LIARD

TABLE

	Pages.
I. — Introduction	7
1) La question des méthodes	7
2) Examen des différentes méthodes proposées	12
<i>La loi naturelle. Le mouvement anglo-français.</i>	
<i>Comte Mill, Spencer. Le mouvement allemand,</i>	
<i>historique (Roschër et Schmoller), psycholo-</i>	
<i>gique (Menger et Wagner).</i>	
3) Importance de la notion de la loi	25
4) Influence générale de Comte. Position historique	
et actuelle.	28
II. — Les théories comtiennes.	37
1) État des connaissances antérieures.	37
2) Objections de Comte. La loi des trois États et la	
Physiocratie.	41
3) Les notions préliminaires.	45
4) La loi et l'hypothèse	48
5) La loi et les facteurs psychologiques	52
6) Critère de la positivité	57
7) Statique et dynamique sociale	59
8) Des modes d'observation.	63
III. — Influence des notions comtiennes	68
LE POSITIVISME ET LES DIFFÉRENTES TENDANCES DOCTRINALES.	
1) Conceptions psychologiques.	73
<i>Les écoles individualistes (M. Leroy-Beaulieu).</i>	<i>73</i>
<i>La psychologie sociale (M. Tarde).</i>	<i>77</i>
2) Les écoles objectives et mécanistes	85
<i>École biologique (M. Worms)</i>	<i>87</i>
<i>La monographie (V. F. Le Play)</i>	<i>90</i>
<i>Les théories réalistes (M. Cauwès).</i>	<i>95</i>
3) Théories de M. Durkheim	101
IV. — Observations générales et conclusion	117

